

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

VOL. I.

MONTRÉAL, JEUDI, 21 AVRIL 1870.

No. 24

SOMMAIRE du No. 24.—Avril, 21, 1870.

Agronomie.

EXTRAITS UTILES MIS A LA PORTÉE DE NOS CULTIVATEURS. Engraissement des bœufs. <i>Suite</i> .—Pansage. Point auquel on doit limiter l'engraisement. Moyen de connaître si un bœuf avance dans son engraissement.—I. J. A. M.	369
MOTIFS QUI DEVIENNAIENT PORTER TOUS LES CULTIVATEURS A RECEVOIR LES JOURNAUX D'AGRICULTURE. — Adolphe Ste. Marie	370
CATECHISME AGRICOLE DE L'ALDERMAN MECHE, — Adressé particulièrement aux cultivateurs de terres fortes en Angleterre	371
L'AGRICULTURE MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE.—Canards. Canards de barbare. Canards sauvages. L'Âne. Des moutons. Tête primitive du mouton....	372
UN TOAST A L'AGRICULTURE.—Par le Général Ducrot.....	374
CHRONIQUE AGRICOLE.—Fermages. Instruments. Les cultures. La chaux et les substances calcaires. Le phosphate de chaux. Fumier de ferme. Les chevaux anglo-normands.....	375
LA MISE EN MOYETTE DES BLÉS DANS LES ANNÉES DE SÉCHÉRESSE.—A. de Lavalette.	375
UN MUSÉE D'AGRICULTURE.—L. de Vaugelas.	376
Questions et Réponses.	
BON SUCRE VS. MAUVAIS SUCRE.—Raphael....	376
Notes de la Semaine.	
LE REVD. M. MÉTHOT ET LA <i>Semaine Agricole</i>	376
ABSURDITÉS.—D. G.....	377
IER. VOLUME DE LA <i>Semaine Agricole</i>	377
Art vétérinaire.	
CAUSE DES MALADIES DE L'ESPECE BOVINE... ..	378
INFLAMMATION DU PIS.—Un Médecin.....	378
Arboriculture.	
LE KERMES DU POMMIER.—Aspidiotus conchiformis, Gmellin.....	378
Recettes Utiles.	
FABRICATION DU SAVON.—Manière de clarifier la graisse.—Aurélien.....	380
CIMENT INCOMBUSTIBLE POUR LES COUVERTURES DES MAISONS, etc.—Dr. Genand.....	380
RECETTE POUR BLANCHIR LES TOITS, MURS, etc.—Dr. Genand.....	381
CIRE A GREFFER.—Dr. Genand.....	381
Hygiène.	
LES PIQUES DE MOUCHES.....	381
Coin du Feu.	
LES ÉCOLES DU VILLAGE.—Par le père Gronon.....	381
Illustrations.	
Les Kermes du Pommier.—2 gravures.....	379
École modèle.—1 gravure.....	382
Feuilleton.	
LE PAYS DE L'OR.—Les Vaqueros.....	382
Les Marchés de la Province.....	383

Extraits utiles mis à la portée de nos cultivateurs.

ENGRAISSEMENT DES BŒUFS. (Suite.)

PANSAGE.

On entend par pansage des animaux, l'action de les étrier, de les laver, de les bouchonner, de les brosser, etc. En général, on néglige trop ses soins pour les animaux à engrais. On se contente de les donner aux chevaux, et il faut l'avouer, ce n'est pas partout qu'on les leur prodigue. Cependant, le pansage est regardé comme très important pour les bêtes d'engrais, et c'est à tort qu'on le néglige. Il est extrêmement utile à la santé des animaux ; il maintient la souplesse de leur peau, et en les débarrassant de la sueur et des corps étrangers qui ont pu s'attacher à leur corps, il facilite la transpiration. Cette opération prévient en outre un grand nombre de maladies et principalement de maladies de la peau : on voit en effet rarement les animaux bien soignés être atteints de ces affections dardreuses, dégoûtantes et en même temps si difficiles à guérir. Les animaux bien pansés sont plus vigoureux.

Les indications naturelles sont là d'ailleurs : elles ne trompent point. En voyant les bœufs se lécher, se gratter partout où peuvent atteindre leurs pieds de derrière leurs cornes et leur langue, et se frotter jusqu'au sang contre tous les objets qui sont à leur portée ; en observant la jouissance qu'ils éprouvent et qu'ils manifestent par tous leurs mouvements, quand on les étrille, on ne peut douter que le pansage ne leur soit aussi utile qu'il leur est agréable. Suivant un ancien proverbe, l'étrille vaut une ration d'avoine, et la main engraisse autant que la nourriture.

Les bons engraisseurs ont la bonne habitude d'étriller leurs bœufs à l'engrais tous les jours ; quelques uns vont même jusqu'à les laver avec de l'eau chaude au commencement de l'engraisement. Ils regardent ces lotions chaudes comme très-utiles, elles rendent la peau propre, elles l'assouplissent et calment les démangeaisons.

Quels sont les engraisseurs qui donnent tous ces bons soins à leurs ani-

maux à l'engrais ? Quels qu'ils soient ils sont certainement dans la minorité. Pourquoi faut-il donc que les bons praticiens agricoles soient toujours en plus petit nombre que les mauvais ? Quand donc verrons-nous les bonnes méthodes d'engraisement du bétail et d'administration rurale suivies universellement par les bons habitants de nos belles campagnes ?

Quelqu'un me dira peut-être : " Mais les bœufs engraisent bien sans qu'il faille les étriller, les brosser jusqu'à leur mettre le poil comme celui d'une souris." Il est vrai, ils engraisent sans ces soins ; mais ils souffrent plus en engraisant et l'engraisement est moins prompt. Ensuite, ce n'est pas très-gracieux, et ça n'annonce pas la superfine de la propreté de voir des animaux avec la moitié de leurs corps garni d'une cuirasse de fumier durci et l'autre moitié couverte d'une épaisse couche de crasse.

Le pansage n'exerce pas seulement ses bons effets sur les animaux à l'engrais.

On a remarqué aussi que les vaches bien pansées non seulement se portaient mieux, mais encore qu'elles donnaient une plus grande quantité de lait.

On peut se servir plus avantageusement, pour étriller les bœufs, de vieilles cardes à laine, au lieu d'étrilles.

POINT AUQUEL ON DOIT LIMITER L'ENGRAISSEMENT.

C'est une question importante de savoir à quel point on doit limiter l'engraisement. Quelque fois ce point est facile à reconnaître. Un moment vient où le bœuf ne profite plus, ne fait plus rien. L'engraisement est alors complet : l'animal a donné tout ce qu'il pouvait donner en graisse, peu ou beaucoup. Il n'y a pas à forcer, à vouloir obtenir plus, ce serait peine perdue. Allez trouver le boucher ou appelez-le et vendez.

Si l'on met à l'engrais un bœuf déjà en chair, c'est-à-dire possédant les dispositions à engraisser, en deux ou trois mois il sera *gras* et sa viande sera belle et bonne. Si on veut le pousser au *fin gras*, l'engraisement durera quelques mois de plus et le bœuf augmentera de poids dans une proportion relativement moindre. C'est dans cette dernière période de l'engraisement que se forme la

graisse intérieure, le suif, dont la quantité peut varier dans une proportion considérable. L'engraisneur doit calculer si cette augmentation de suif, et le prix plus élevé d'une viande *fine grasse* lui seront payés d'une manière à l'indemniser de la plus longue durée de l'engraissement et de la valeur plus grande des aliments distribués aux bœufs pendant la dernière période de l'engraissement.

Quelques-uns croient qu'en général le *fin gras* n'est pas assez payé, et que l'engraisneur trouve plus de profit à engraisser deux bœufs l'un après l'autre, chacun pendant deux mois, qu'un seul bœuf pendant quatre à cinq mois.

Il est un principe qu'on ne doit pas perdre de vue ; c'est de vendre quand on trouve l'occasion de bien vendre ; il s'applique aux bêtes de boucherie comme aux autres choses que l'on veut vendre. Très-souvent il arrive que les bêtes n'augmentent pas de valeur en proportion de ce que coûte leur nourriture journalière, et il est à croire que quand on trouve un bon prix on doit vendre. Au reste ce sont les circonstances qui doivent guider l'engraisneur sur ce point. Il peut arriver quelquefois que ce *fin gras* soit bien payé. Mais n'oublions pas qu'en général moins il faut de journées d'engraissement pour amener le bœuf aux prix de la viande grasse, plus il y a de bénéfice, et que l'engraisneur comme le marchand doit se contenter d'un léger bénéfice sur sa spéculation mais la renouveler souvent.

MOYEN DE CONNAITRE SI UN BŒUF AVANCE DANS SON ENGRAISSEMENT.

Pour connaître si un bœuf avance dans son engraissement, on lui tâte les dernières côtes, si ce que l'on touche est doux et détaché des côtes, c'est une marque que l'animal est plus qu'en chair. Le derrière des épaules dans un bœuf, et le nombril d'une vache, sont les parties qui indiquent qu'ils augmentent en suif.

(A continuer.)

I. J. A. M.

[Pour la *Semaine Agricole*.]

Motifs qui devraient porter tous les cultivateurs à recevoir les journaux d'Agriculture.

Si, par les bons avis qu'on y trouve, un journal contribue à augmenter notre récolte de blé de cinq minots seulement, voilà de suite un revenu suffisant pour en payer la souscription pendant six ou sept ans. Si, d'un autre côté, il porte le cultivateur à couper son foin quinze jours avant sa maturité, on trouvera qu'on y aura

gagné énormément, par l'augmentation du regain, par la qualité et la quantité du foin, en même temps que le bétail lui-même serait mieux. Le gain qui résultera de ce procédé paierait probablement, à lui seul, la souscription au journal pendant toute la vie. Mais si la lecture du journal porte le cultivateur à économiser ses engrais, à en tirer plus de profit à en augmenter la qualité et la quantité quelle ne sera pas la valeur des produits résultant de ces économies ? Eh ! bien, la lecture des journaux a valu ce surcroît de produits à des milliers d'agriculteurs. D'ailleurs, il est évident que les améliorations en agriculture, comme toutes les autres questions d'intérêt public, doivent leur diffusion générale à la presse.

Tout le monde sait que l'expérience ne s'acquiert qu'après des années d'un travail intelligent et persévérant. Comment cette expérience arrivera-t-elle à tous les autres membres de la société, si ce ne n'est au moyen des journaux ? Dans tous les pays civilisés ce sont les cultivateurs les plus intelligents et les plus prospères qui s'abonnent aux journaux d'agriculture, et ils le font parce qu'ils y trouvent leur avantage. Ne voit on pas par là que ce qui leur est utile, ce qui peut augmenter leurs profits, sera plus avantageux encore à ceux qui sont moins avancés. Il ne faut pas supposer qu'un journal agricole ne présente à ses lecteurs que les vues d'un seul homme. Un bon journal cherche au contraire à faire connaître les opinions différentes de tous les meilleurs cultivateurs, et les circonstances qui influent sur ces opinions ; le lecteur n'a plus qu'à juger de ce qui lui convient le mieux, et d'adopter ce qui doit lui être profitable.

L'homme le plus capable et le plus avancé peut toujours apprendre beaucoup de choses de son voisin ; à plus forte raison doit il gagner au contact des autres hommes marquants qui ont réfléchi et travaillé au développement des mêmes idées. Or le bon journal n'offre-t-il pas la plus grande somme d'informations et la manière la plus pratique d'échanger ses idées, ses réflexions, son expérience avec celles d'hommes intelligents et habiles qu'on ne pourrait pas consulter verbalement ou par lettre ? De fait, dans ce bas monde, nous dépendons les uns des autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres et pour réussir pleinement il faut s'entraider ; et d'ailleurs, ce principe ne forme-t-il pas partie d'un des plus grands préceptes du christianisme qui dit : " aimez-vous les uns les autres. " ?

Le bon journal agricole est notre point de ralliement ; il nous tient au courant des progrès qui se font dans le monde agricole, nous devons lui communiquer le résultat de nos essais afin d'être utiles à nos semblables ; en

retour, nous bénéficierons de l'expérience des autres. Je puis donc affirmer que le bon journal est une nécessité pour les cultivateurs et que s'il n'est pas impossible de marcher sans lui, nous pourrions avancer infiniment plus vite avec son aide. Mais il faut le lire, sinon en entier au moins ne pas négliger ce qui nous concerne ; il nous faut y étudier tout ce qui peut nous servir. Mais il faut surtout, et ceci est très important, mettre en pratique ce que nous apprenons, et essayer avec prudence tout ce qui promet d'être utile. Si le journal est bien fait, s'il est écrit par des hommes consciencieux et qui parlent d'après une expérience inattaquable, il faut lui donner sa confiance et ne pas trop juger du mérite des questions posées avant de les avoir étudiées à fond et même de les avoir pratiquées ou vu pratiquer.

Je me suis souvent demandé, Mr. le Rédacteur, comment il peut se faire que la population de nos campagnes comprenne si peu ses intérêts ; car chacun sait que jusqu'à présent aucun journal agricole n'a pu se soutenir sans une subvention. N'est-ce pas là quelque chose de très humiliant pour notre nationalité ? Que voyons nous dans nos villes et nos villages ? Il n'y a pas d'homme d'affaire qui n'ait des journaux et qui ne les lise avec la plus grande attention comme partie de son travail nécessaire pour le succès de ses entreprises commerciales. Si nous entrons dans un hôtel, nous y trouvons dans tous les principaux appartements de nombreux journaux, traitant de toutes les branches d'industrie.

Est-ce que les cultivateurs seuls n'auraient pas à gagner par la lecture des journaux qui se publient exclusivement dans leur intérêt ? J'ai beaucoup voyagé dans le Haut Canada et aux Etats-Unis pour y visiter les cultivateurs en renom et partout j'ai vu le cas extraordinaire que ces hommes font de leurs journaux agricoles dont ils ne peuvent pas se passer. Il me semble que le temps est venu pour nous de faire la même chose et de seconder les efforts du Conseil agricole qui ont évidemment pour but le progrès de notre agriculture. Je dirai plus, quelque soit le parti politique auquel nous appartenons, nous devons de la reconnaissance aux MM. Duvernay, qui ont, à leurs propres frais, doté le pays d'un excellent journal agricole qui mérite l'encouragement de tous ceux qui veulent le progrès de l'agriculture.

Je suis convaincu qu'en répandant le goût de la lecture des bons journaux agricoles on améliorera très rapidement notre agriculture, ce qui aura l'effet d'attacher les jeunes gens à leur pays, à la maison paternelle. Ils comprendront bien vite que leur intérêt dépend de la bonne culture

de la terre, qui peut leur assurer une existence bien plus profitable et infiniment plus heureuse que celle qui les attend à l'étranger. Mais je laisse à d'autres personnes plus habiles que moi de développer ce sujet et je demeure,

Mr. le Rédacteur,
Votre &c.

ADOLPHE Sté. MARIE.

Laprairie, Avril 1870.

Catéchisme agricole de l'Alderman Mechi,

ADRESSÉ PARTICULIÈREMENT AUX CULTIVATEURS DE TERRES FORTES EN ANGLE-TERRÉ.

Les réponses suivantes donnent une idée de la manière de cultiver de Mr. Mechi, l'agronome le plus distingué en Europe. Nous donnons ces détails à titre de renseignements, pour montrer les résultats obtenus sur une ferme d'abord peu productive, mais qui a été immensément améliorée à force d'argent et de bons soins, par un homme remarquable pour la justesse de ses vues et pour son énergie indomptable dans l'exécution de ses projets.

Cette ferme était de 260 acres, il en vendit 90 acres afin d'appliquer plus de capital aux 170 acres qui lui restèrent. On va voir comment il emploie ses moyens.

1e. Question. Quel capital avez-vous placé par acre sur votre terre tant pour son achat que son amélioration ? Réponse. A peu près \$300 par arpent.

2e. Quelle rente payez-vous par arpent ? (Ceci suppose la rente qu'un fermier payerait à son propriétaire) R. \$10.50.

3e. Combien employez-vous de capital, c'est-à-dire argent, animaux, roulant, etc., par acre ? R. \$70.

4e. Quel est le produit brut annuel de votre terre par acre, c'est-à-dire quel est le montant total reçu pour vos ventes en argent de tous produits, sans en déduire les dépenses ? R. \$58.

5e. Quelles sont vos dépenses totales par acre, y inclus l'achat des engrais, nourriture des animaux, etc., mais en dehors de la nourriture qui est fournie par la terre ? R. \$47.69.

Dépenses brutes par acre en moyenne sur toute la ferme :

Rente ou loyer \$9, Irrigation	
\$1.50.....	\$10 50
Taxes et dimes	2 00
Travail manuel.....	10 00
“ des chevaux \$5 (non chargé parce que la ferme les nourrit)	
Semence.....	2 12
Dépréciation et dommage aux outils	50
Labours à la vapeur.....	1 25

Forgeron, charron, sellier, vétérinaire et autres.....	1 33
Couvreur en paille.....	25
Dépréciation dans la valeur des chevaux.....	50
Engrais artificiels (guano)...	2 50
Domage de toutes espèces aux meulons.....	08
Supports pour les meules de fèves	08
Pertes et accidents sur les animaux.....	25
Pertes de terre par les chemins, clôtures, bâtisses et terrains perdus	50
Réparation des chemins, des fossés, des clôtures.....	33
Bière pour les hommes.....	50
Nourriture achetée pour les animaux.....	15 00

Question 6e. Combien avez-vous de pâturages permanents par 100 acres ? Réponse 4 acres.

7e. Votre propriétaire a-t-il drainé la terre ? Réponse, oui.

8e. A-t-il fait des bâtisses au centre de la ferme donnant amplement des abris confortables pour les animaux et les engrais et des réservoirs pour les engrais liquides ? Réponse oui.

9e. Avez-vous une bonne maison de ferme ? Réponse Oui.

10e. Avez-vous de bons chemins sur la ferme ? R. oui.

11e. Avez-vous un système d'irrigation superficiel ? R. non.

12e. Avez vous sur quelque partie de la ferme un système souterrain de canaux en fer pour permettre l'irrigation au moyen de tuyaux, etc., pour reprendre sur la terre de l'eau et des fumiers liquides au moyen de pompes à vapeur ? R. oui, sur toute la ferme.

13e. Avez-vous un engin fixe ou portatif ? R. un engin fixe.

14e. Votre engin fait-il aussi marcher un moulin et un crible ? R. oui.

15e. Un hache-paille ? R. oui.

16e. Une machine pour broyer la meule de lin ? R. oui.

17e. Une paire de moulages ? R. oui.

18e. Des pompes à irrigation ? R. oui.

19e. Machines pour monter le grain ? R. oui.

20e. Avez-vous une machine à broyer les légumes ? R. Oui.

21e. Toutes vos bâtisses ont-elles un système parfait qui permet de ramasser tous les égoûts ? R. Oui.

22e. Perdez-vous quelque parcelle d'urine ? R. Non.

23e. Semez-vous votre grain par rangs au moyen d'une machine ? R. Oui.

24e. Vous servez-vous de la houe à cheval pour vos grains et vos légumes ? R. Oui.

25e. Quelle quantité de grain semez vous par acre (en rangs ?) R. Blé 1

minot à 1½ mts. Orge 1½ mts. Avoine 1½ à 2 mts. Fèves 2½ à 3 minots.

26e. Défoncez-vous votre sol au moyen de charrues à sous-sol et de bouleverseurs profonds (*trench plows*) ? R. Oui.

27e. A quelle profondeur cultivez-vous le sol ? R. A 12 pouces, mais je devrais aller plus avant.

28e. Vous servez-vous de machines à faucher et à couper ? R. Oui.

29e. Combien avez-vous perdu en chevaux et animaux de toutes espèces depuis sept années (valeur en argent) ? R. Trente sous par acre par année.

30e. Combien d'acres faut-il pour fournir par année la nourriture à chaque cheval de ferme ? R. 2½ acres.

31e. Combien gardez-vous de chevaux de travail par 100 acres de terre ? R. Six par 170 acres.

32e. Quel est votre dépense pour travail manuel par année, tous les employés compris ? R. \$10.

33e. Pour combien achetez-vous d'engrais par année, en moyenne, pour chaque acre sur toute votre terre ? R. \$2½ par acre.

34e. Pour combien achetez-vous de nourriture pour votre bétail en moyenne par chaque acre sur toute votre terre ? R. \$15 par acre.

35e. Combien de livres de viande (morte) faites-vous par acre de terre en moyenne sur toute la ferme ; c'est-à-dire combien ajoutez vous au poids des animaux que vous achetez ? R. 200 livres par acre ou 34,000 livres pour 170 acres.

36e. Combien de grain ou produit de votre terre vendez-vous par année ? R. En moyenne 2000 minots de blé, 800 minots de fèves, avoine et orge 1200 minots.

37e. Pour combien vendez-vous de foin par année ? R. \$500.

38e. Combien de produits de la laiterie ? R. \$350.

39e. Pour combien de graines de trèfle et autres graines ? R. \$350.

40e. Pour combien d'autres produits vendez-vous par année ? R. A peu près \$150.

41e. Entretenez-vous vos clôtures tous les ans ? R. Oui.

42e. En négligez-vous quelques parties pendant plusieurs années ? R. Non, jamais.

43. Quelle partie de la terre est employée en bâtisses, clôtures, chemins, cours d'eau ou autrement perdue ? R. 9 acres ou 5 acres par cent acres de terre.

44e. Vos drains et vos cours d'eau fonctionnent-ils parfaitement ? R. Oui.

45e. Combien de charges de glaise calcinée ont été appliquées par acre de terre ? R. 25 charges de cheval.

46e. Combien de chaux par acre ? R. 80 minots.

47e. Combien avez-vous d'arbres par acre ? R. Pas un seul.

48e. Faites-vous faire beaucoup d'ouvrage à la pièce ? R. Oui.

49e. Entrez-vous dans un livre de compte chaque montant ou argent payé ou reçu, et faites-vous un inventaire au commencement et à la fin de chaque année ? R. Oui.

50e. Quel profit faites-vous sur votre capital de ferme ? R. De 15 à 18 par cent.

51e. Appliquez-vous tous vos égoûts de maison à votre terre ? R. Oui.

52e. Moudez-vous du grain pour vos voisins ? R. Oui, et cela paye très bien à 12½ cents par minot.

53e. Votre bétail est-il abrité confortablement durant l'hiver ? R. Oui.

54e. Passez-vous toute votre récolte tant de fourrages que de légumes dans le hache-paille ou le coupe-racine ? R. Oui.

55e. Vos animaux peuvent-ils marcher, se coucher sur leur nourriture ou la salir autrement ? R. Non.

56e. Cultivez-vous votre propre terre ou si vous en louez à l'année ? R. Je cultive ma propre terre ainsi qu'une autre que j'ai loué pour 21 ans.

57e. Vous servez-vous de voitures à quatre roues ou à deux roues ? R. A deux roues.

58e. Sur quoi vos meulons reposent-ils ? R. Sur des supports en fer.

59e. Suivez-vous une rotation de quatre années ? R. Non, je pense que ce système n'est pas le plus profitable.

L'agriculture mise à la portée de tout le monde.

CANARDS.

CANARDS DE BARBARIE.

AUGUSTIN.—Monsieur, je remarque parmi vos canards plusieurs individus infiniment plus gros que les canards ordinaires, et, de plus, décorés d'excroissances rouges.

M. DE MORSY.—Ce sont des canards de Barbarie. Les mâles seuls ont les joues et la mandibule supérieure du bec garnies de caroncules écarlates. Cette espèce recherche beaucoup moins l'eau que l'espèce commune : mais elle s'élève et multiplie plus difficilement, parce que les femelles établissent elles-mêmes leurs nids sous des fagots, dans des haies, derrière une planche posée debout contre une muraille, et abandonnent immédiatement leurs œufs si on les dérange, soit en les visitant, soit en essayant de transporter les œufs dans un lieu plus convenable. On est donc forcé de les laisser s'installer où elles le veulent, souvent assez loin de la maison. Il s'ensuit que la plupart des couvées sont détruites par les fouines, par les chiens, par les chats, sans parler des maraudeurs.

Beaucoup de personnes s'imaginent à tort que la chair du canard de Barbarie conserve toujours une odeur musquée et désagréable. La tête seule offre cette particularité, et il suffit de tuer l'animal en lui tranchant complètement le cou, pour que l'odeur ne se communique pas au reste du corps.

Voyez-vous ces deux canards dont les mouvements sont moins lourds et moins gauches que ceux de leurs compagnons, qui ont une tournure et une mine beaucoup plus éveillées ; ce sont des canards sauvages ; je les appelle ainsi parce qu'ils proviennent d'œufs recueillis dans les étangs des environs de Saumur, où un certain nombre de canards sauvages sont définitivement établis. Le plumage des canes de cette espèce est toujours terne et d'un gris jaunâtre, tandis que celui des mâles, richement nuancé de reflets métalliques, est de la plus grande beauté. La chair des canards sauvages est, comme vous le savez, très-supérieure à celle des canards de basse-cour.

CANARDS SAUVAGES.

C'est une opinion reçue sur les bords de la Loire, de Tours à la mer, que les canards sortis d'œufs pondus par les canes sauvages sont plus familiers, plus intelligents, plus attachés que ceux de la race domestique, et des observations nombreuses semblent justifier cette croyance. Ainsi moi-même je pourrai vous citer les canards d'un de mes amis, qui passent leur vie sur la Loire, s'écartent à plus de deux ou trois milles du logis, et cependant y rentrent tous les soirs après avoir décrit de grands cercles au-dessus de la maison. Le jour, d'aussi loin qu'ils peuvent entendre la voix de leur maître, ils arrivent à tire-d'aile au premier appel, et se laissent prendre. En hiver, lors du passage des canards sauvages, au lieu de désertier avec eux, ils ont plusieurs fois ramené des étrangers au poulailler.

Eh bien ! malgré l'opinion reçue, malgré une foule de faits du genre de celui que je viens de vous raconter, je suis persuadé que, si les canards de la race sauvage deviennent plus familiers et plus dociles, c'est uniquement parce que, ordinairement ils appartiennent à des amateurs qui s'occupent beaucoup de leurs élèves. La race domestique les surpasserait certainement si elle recevait les mêmes soins, car il est positif que les individus d'une race depuis longtemps asservie sont plus éduqués que les descendants immédiats d'animaux vivant en liberté.

Les canards communs diffèrent donc de ceux dont on vente les qualités par l'éducation et non par les mœurs et le caractère. Vous vous souvenez, mes amis, de ce que je vous ai raconté au sujet des bœufs de la Ca-

margue, et vous sentirez combien il est important de faire toujours cette distinction en appréciant le mérite des animaux domestiques.

Maintenant, si vous m'en croyez, nous laisserons là les poules et les canards, au sujet desquels j'aurais peu de chose à vous apprendre, car vous avez tous lu Buffon, et nous irons faire connaissance avec les grands végétaux qui peuplent les forêts.

Je réfléchis, continua M. de Morsy, que mon bois où je me proposais de vous conduire est un assez pauvre taillis à peu près composé d'une seule essence d'arbres. Si vous vouliez, mes amis, retourner chez vous par la forêt de X***, je m'offrirais à vous servir de guide pour la traverser, et nous trouverions là une riche collection de grands végétaux indigènes avec lesquels je tiens à vous faire faire connaissance... Voyez si vos jambes se prêteront volontiers à un détour de deux à trois mill s.

AUGUSTIN.—Je suis moins las qu'en partant ce matin. Mais Léonie ?

Mme de Morsy.—Ne vous inquiétez pas de Léonie ; j'ai son affaire. Vous me comprenez, n'est-ce pas, ma petite ?

LÉONIE.—Oh ! Madame, que vous êtes bonne ! Je suis toute confuse de vous avoir témoigné le désir d'essayer si je me tiendrais bien sur votre joli petit âne noir !

M. DE MORSY.—Eh bien ! mes enfants, voilà qui est décidé ; je vous demande cinq minutes, et nous partons ; pendant ce temps-là on sellera le coursier de Mademoiselle.

Victor, au nom de ses amis, exprima à Mme de Morsy combien ils étaient reconnaissants de la franche cordialité avec laquelle elle avait bien voulu les accueillir ; Léonie se jeta à son cou et l'embrassa avec effusion, tandis que Charles et Augustin trouvèrent dans leur cœur quelques-unes de ces simples et bonnes paroles mille fois préférables aux compliments les mieux tournés.

Ce ne fut pas sans regarder souvent derrière eux que nos jeunes gens s'éloignèrent de la ferme des Landes. M. de Morsy rompit le premier le silence.

Voyez donc, dit-il, comme Léonie est sérieuse et comme elle se tient droite sur son ânon.

LÉONIE.—C'est que je ne suis pas du tout rassurée.... Ces grandes ornières, et puis le fossé.... Si l'âne allait y tomber avec moi !

L'ANE.

M. DE MORSY.—Que cela ne vous inquiète nullement, Mademoiselle. Laissez-lui choisir son chemin, il a le pied sûr comme une chèvre, et partout où il passera sans se faire trop prier, vous ne courrez pas le moindre danger.

AUGUSTIN.—J'ai lu et entendu dire

que dans les Pyrénées et dans les Alpes on employait des ânes pour franchir les passages les plus escarpés et transporter les marchandises à travers des chemins et des sentiers affreux. Je comprends très-bien que l'âne soit apte à rendre des services de ce genre ; mais j'ai aussi vu, je ne sais dans quel livre, qu'il y avait en Asie des ânes de selle fringants, rapides et capables de suivre et de lasser un bon cheval ; cela me semble un peu fort, à moins que la race asiatique ne diffère entièrement de la nôtre.

M. DE MORSY.—Si j'ai bonne mémoire, vous m'avez, mon ami, adressé une question à peu près pareille relativement aux chevaux de luxe comparés aux chevaux communs. Eh bien ! tout ce que je vous ai dit des modifications que le climat, la nourriture, les procédés de l'homme ont fait subir à l'espèce chevaline, vous pouvez l'appliquer à l'espèce asine.

L'âne, comme le cheval, est originaire d'Asie, où l'on retrouve encore à l'état sauvage le type primitif de cette précieuse tribu de mammifères. Ce sont les qualités mêmes de l'âne qui ont causé son malheur. Il est doué d'une telle force de réaction contre la misère et la douleur, que l'homme a toujours semblé se faire un jeu d'abuser du tempérament, des forces, de la sobriété de son malheureux esclave. Il n'est pas dans toute la création une autre famille d'animaux qui, réduite à la condition de l'âne, eût résisté pendant un siècle, elle serait depuis longtemps anéantie.

Mais si dans les contrées où, comme ici, il est traité avec une inhumanité révoltante, où il n'est ni nourri ni pansé, où les femmes, fatiguées de le battre, prennent une épingle pour le piquer jusqu'au sang, l'âne s'est maintenu et multiplié, sa taille s'est toute fois rabougrié, il a perdu sa vivacité, sa souplesse, sa vigueur, son intelligence ; il est devenu une espèce de mécanique insensible, qui va jusqu'à ce qu'elle se brise.

Sans aller chercher des exemples en Asie, il y a dans les départements de la Vendée, de la Charente, de la Vienne, de nombreux haras où de magnifiques ânes sont élevés et entretenus. Ces beaux animaux, de la taille d'un cheval moyen, et toujours payés de quinze cents à six mille francs, peuvent nous donner une idée des ânes d'Orient, qui, grâce aux soins dont ils sont l'objet, joignent à l'élégance des formes une vigueur extraordinaire. Agiles, infatigables, ils franchissent au galop avec leurs cavaliers des terrains montueux, semés de rochers et de fondrières, qu'un cheval traverserait péniblement au pas, et souvent ils fournissent ainsi des traites de 20 lieues par jour.

CHARLES.—L'ÂNE N'EST-IL PAS BEAUCOUP PLUS SENSIBLE AU FROID QUE LE CHEVAL ?

M. DE MORSY.—Oui et non. S'il supporte mieux que le cheval les brusques variations de température, il paraît positif qu'à mesure que l'espèce asine s'éloigne des contrées chaudes, elle s'appauvrit à chaque nouvelle génération. Pour conserver, en France, la race dans toute sa beauté et dans toute sa force, il faudrait donc la régénérer continuellement par l'introduction de sujets tirés, sinon de l'Asie, du moins des provinces les plus méridionales de l'Italie et de l'Espagne.

DES MOUTONS.

LÉONIE.—Je vois là-bas toute une armée de moutons ; sont-ils à vous M de Morsy ?

M. DE MORSY.—Oui mon enfant.

CHARLES.—Vous ne soumettez donc point les moutons au régime de la stabulation permanente ?

M. DE MORSY.—Je crois qu'à la rigueur un cultivateur pourrait tenir des moutons renfermés ; mais je suis également convaincu que les frais seraient considérables et absorberaient au moins les produits du troupeau.

AUGUSTIN.—En quoi donc, Monsieur, consisteraient ces frais si considérables ?

M. DE MORSY.—D'abord, il faudrait des bâtiments excessivement spacieux et une nourriture aussi variée qu'abondante. Les étables devraient être assez grandes pour que les moutons puissent y prendre l'exercice dont ils ont impérieusement besoin. D'un autre côté, le fermier n'utiliserait plus les herbes qui croissent spontanément dans les champs après l'enlèvement des récoltes, parce que ces herbes ne sauraient être cueillies et apportées à la ferme sans exiger une main d'œuvre énorme ; en sorte que l'entretien d'un troupeau de moutons nécessiterait une dépense hors de proportion avec les bénéfices réalisables.

Le pâturage est donc le seul régime qui puisse convenir à la fois aux moutons et offrir au propriétaire la perspective de rentrer largement dans ses déboursés.

Le mouton est le plus délicat, le plus impressionnable de tous les animaux domestiques ; il est exposé à une foule de maladies et d'indispositions, et exige par conséquent des soins et une surveillance de tous les instants.

Aussi le berger n'est-il pas un domestique ordinaire, et ce n'est pas au premier venu que l'on peut confier la garde d'un troupeau.

Les gages d'un bon berger surpassent en général dans une grande exploitation ceux des laboureurs et des autres serviteurs de la maison. Ce n'est que justice, puisque, pour rem-

plir convenablement son emploi, il doit réunir des qualités peu communes et des connaissances spéciales.

D'abord, il est de rigueur qu'un berger aime son état. S'il ne porte pas à ses bêtes une véritable affection, il ne s'occupera pas d'elles avec cette constante sollicitude dont il est appelé à faire preuve jour et nuit, et sa patience doit égaler sa vigilance ; car le mouton est un animal stupide dans toute l'exception du mot : il ne comprend pas ce qu'on veut de lui, et ne sait éviter aucune espèce de danger. Qu'un loup affamé se précipite au milieu d'un troupeau, c'est à peine si les moutons cherchent à se dérober à sa dent meurtrière. Ils se pressent les uns contre les autres, et chacun cache sa tête sous le ventre de son voisin. Un bélier prend-il la fuite, tous le suivent en colonne serrée, s'embarrassent mutuellement dans leur course, et le loup les décime à son aise.

S'agit-il de sortir le matin de la bergerie, tous les moutons s'élancent à la fois vers la porte ouverte, deux ou trois s'y engagent à la fois, de manière à la boucher complètement et à se trouver pris comme dans un traquenard ; mais la queue du troupeau n'en continue pas moins à pousser la tête, et si le berger n'était là pour obvier aux accidents, la sortie et la rentrée des moutons ne s'effectueraient jamais sans blessures graves et mortelles.

Vous comprendrez facilement pourquoi avec des animaux d'instincts si bornés on ne saurait être pourvu d'une assez forte somme de patience ; s'irriter, s'emporter, se déprimer est peine perdue ; le mouton n'a ni assez de mémoire, ni assez d'intelligence pour distinguer une menace d'un mot d'amitié.

Voilà pour les qualités morales du berger ; vient maintenant le chapitre de ses connaissances spéciales.

Il doit être capable d'apprécier d'un coup d'œil l'état sanitaire de ses bêtes et les principaux symptômes des diverses maladies qui attaquent si fréquemment les moutons. Mais il ne lui suffit pas seulement de distinguer à son attitude, à son appétit déréglé, à son regard, une brebis malade entre cent autres, il faut qu'il sache arrêter les progrès du mal. Plusieurs maladies, telles que le vertiges, tuent un mouton en moins d'une heure, s'il n'est pas saigné à temps. D'autres cas exigent des opérations chirurgicales également promptes ; il est donc indispensable que le berger sache les pratiquer au besoin.

AUGUSTIN.—Mais, puisque le mouton ne pourrait vivre sans les soins de l'homme, comment l'espèce n'a-t-elle pas été anéantie dès les premiers âges du monde ?

TYPE PRIMITIF DU MOUTON.

M. DE MORSY.— Toutes les races des moutons domestiques ont pour type primitif le mouflon, qui existe encore à l'état sauvage dans quelques contrées montagneuses de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et notamment en Corse. Le mouflon, quoique beaucoup moins pourvu d'intelligence que les autres quadrupèdes, est doué d'une constitution vigoureuse ; il échappe à ses ennemis par la rapidité de sa course, et se défend à coups de tête lorsqu'il est cerné. Il ne peut toutefois se perpétuer que dans les localités d'un accès difficile, dans les pays peu peuplés, où l'homme ne lui fait pas une guerre trop rude.

Le mouflon a une tête grosse et longue, des cornes semblables à celles de la chèvre, une queue à peine indiquée. Son corps est recouvert d'un poil dur, sous lequel se retrouvent çà et là des touffes d'une laine courte et frisée.

A ce portrait reconnaissez-vous le mouton domestique ? Non, n'est-ce pas ?

C'est qu'il n'est dans toute la création aucun animal dont l'homme ait le plus profondément modifié le régime alimentaire, les habitudes, les formes extérieures, le pelage. Chaque peuple, selon ses besoins, selon les exigences du climat et du pays, s'est créé une race de moutons appropriés à ses pâturages, à son industrie, à ses habitudes agricoles.

Partout au poil du mouflon on a substitué une laine plus ou moins longue, plus ou moins fine. L'Indien a forcé ses moutons à devenir omnivores, et à se nourrir, comme le chien, des restes de la cuisine. L'Espagnol s'est exclusivement occupé à transformer le pelage du mouflon en une laine d'une haute valeur, et a obtenu la race connue sous le nom de mérinos. La toison de ces animaux, épaisse, serrée au point de paraître toute d'une seule pièce, est sale et d'une couleur foncée à l'extérieur, mais cache sous cette apparence grossière des mèches d'une laine blanche, ondulée, d'une finesse et d'une élasticité incomparables.

En Angleterre, Backwell, cette habile éleveur dont je vous ai déjà parlé, n'a considéré le mouton que comme bête de boucherie ; attachant par conséquent une médiocre importance à la toison, il s'est uniquement occupé à favoriser le développement des parties charnues et de la graisse. Nous lui devons la race Dishley, la race de boucherie par excellence, puisqu'elle acquiert en fort peu de temps une taille et un embonpoint extrêmes.

Avais-je raison de vous dire qu'aucun animal n'a été plus profondément modifié par la domesticité que le mouflon ? Ne vous semble-t-il pas comme à moi que la divine Providence, en créant ce type primitif, l'ait au physique et au moral constitué

de manière à ce que l'homme pût le pétrir, le remanier, pour tirer le plus grand parti possible du plus soumis de ses esclaves !

AUGUSTIN.—Voilà des merveilles dont je ne me faisais aucune idée. Oh ! oui, comme vous nous le disiez tout à l'heure, la terre est un immense atelier que le bon Dieu a ouvert à l'activité de l'homme.

Un toast à l'Agriculture.

PAR LE GÉNÉRAL DUCROT.

Dans ce moment où l'excitation règne partout, où chaque jeune homme a ou doit avoir des désirs ardents de servir sa patrie dans un moment de danger, on lira avec intérêt les paroles suivantes, qui nous feront voir de plus que la race de nos ancêtres, les braves et dévoués campagnards de la vieille France, n'est pas du tout éteinte dans notre ancienne mère-patrie. Nous faisons l'extrait suivant d'un ancien numéro de la *Revue d'Economie rurale*, France.

Dans toutes les professions on rencontre des hommes de cœur qui savent apprécier le cultivateur et lui rendre justice. A ce titre, nous sommes heureux de publier un toast remarquable, porté au banquet de Nevers, par le brave général Ducrot, dont les sentiments patriotiques ont vivement ému tous les auditeurs ; aussi les applaudissements sympathiques et les bravos les plus chaleureux n'ont-ils pas fait défaut.

Messieurs,

C'est bien hardi à moi d'oser me faire entendre après des voix si éloquentes ; mais au nom de l'armée, que j'ai l'honneur de représenter ici, je tiens à apporter aussi mon hommage à l'agriculture et à acquitter notre dette de reconnaissance. D'ailleurs, j'espère que vous voudrez bien ne voir que la pensée et être indulgents pour la forme.

Messieurs,

Aux soldats de l'agriculture ! c'est à dire à ces bons paysans, laboureurs, bergers, vigneron, ouvriers campagnards de toute espèce, qui dans notre vieille France donnent l'exemple du travail persévérant, de l'ordre, de l'économie, de l'amour de la religion et de la famille, du respect des lois et du Souverain !!! A ces hommes qui sont vraiment les soldats de cette armée d'agriculteurs, dont le brillant état-major est si bien représenté à cette table !

Comme je vous le disais, en pensant à ces braves gens, dans cette circonstance solennelle nous acquittons une dette de reconnaissance ; car ces

mêmes paysans, arrachés à leur charrue et groupés autour de notre glorieux drapeau, deviennent toujours nos soldats les plus vaillants et les plus disciplinés... c'est à dire les meilleurs, puisque la discipline seule peut préparer et assurer les grands succès militaires.

Certes, Messieurs, vous appréciez à leur juste valeur les qualités et les vertus de ces hommes au milieu desquels vous vivez presque constamment. Eh bien ! cependant, permettez-moi de vous le dire, vous ne soupçonnez pas tout ce qu'il y a de sentiments généreux, de dévouement, je dirais presque d'héroïsme, sous ces enveloppes grossières ; il faut les avoir vus à l'œuvre, avoir partagé leurs fatigues, leurs privations, leurs dangers, en un mot toutes les misères du rude métier de soldat, pour comprendre tout ce qu'ils peuvent, tout ce qu'ils valent. Et, chose admirable ! ces paysans-soldats qui donnent l'exemple de toutes les vertus guerrières, sans autre mobile, sans autre guide que le sentiment du devoir et du dévouement à leurs chefs, illettrés pour la plupart, ils ne pensent ni à l'avancement, ni aux honneurs militaires, ces mobiles si puissants pour d'autres plus favorisés.

Un mot d'encouragement, une poignée de main du chef, voilà les seules récompenses qu'ils ambitionnent après nos plus chaudes journées.

S'ils tombent... hélas ! trop souvent pour ne plus se relever, jamais un murmure, jamais un mot d'imprécation contre cette société dont les dures exigences les ont arrachés à leurs familles, à leur paisible vie des champs. Un regard vers le ciel, un souvenir à la famille et au village, un suprême et sublime effort pour se soulever et faire entendre une dernière fois ce cri de *Vive l'Empereur !* qui, tout à l'heure encore, était le cri de triomphe et de ralliement au milieu des boulets et de la mitraille, voilà le magnifique spectacle que présentent invariablement tous nos champs de bataille.

Oh ! je vous l'assure, Messieurs, et c'est du fond du cœur, quand on a vécu au milieu de pareils soldats et qu'on a su les comprendre, on se sent pris pour eux d'une affection toute paternelle, on se préoccupe sans cesse de leurs intérêts et de leur besoins, et c'est dans cet échange de sentiments réciproques qu'il faut chercher le secret de notre force militaire bien plus que dans l'habileté des combinaisons tactiques et stratégiques, bien plus que dans la perfection des canons rayés, des armes à culasse et autres engins de guerre. Sous ce rapport, les autres puissances du monde peuvent nous égaliser, nous surpasser même, mais ce qu'elles nous envieront toujours sans jamais y atteindre, c'est la force morale que nous

puisons dans notre communauté d'origine et dans l'échange de sentiments généreux qui en est la conséquence...

Mais je m'arrête, Messieurs, et je vous demande pardon d'avoir parlé si longtemps ; c'est qu'en vérité le sujet est entraînant.

En résumé, je dis ceci à vous, Messieurs les agriculteurs, de même que vos idées les plus intelligentes, vos conceptions les plus ingénieuses resteraient stériles si vous n'aviez les bras robustes de nos bons paysans pour les mener à bonne fin, de même nos conceptions militaires les plus habiles, les talents de nos plus grands capitaines, resteraient sans résultat si nous n'avions les cœurs et les bras de nos braves soldats pour les comprendre et les exécuter.

Eh bien ! puisque paysan et soldat n'est qu'un même homme, ici, soldats et agriculteurs, nous devons nous entendre et répéter ensemble avec le même plaisir : Aux soldats de l'agriculture !

Chronique agricole.

L'article suivant quoique écrit pour la France interressera certainement nos lecteurs.

FERMAGES.

Il est certain que les fermages sont en hausse incessante dans la plupart des contrées. Il faut reconnaître que la hausse des fermages dépasse la plupart du temps la hausse des produits agricoles. Une ferme qui se loue est demandée par cinq ou six cultivateurs, dont la concurrence parfois n'a pas de bornes raisonnables.

Comment alors expliquer l'amélioration qu'on observe dans la fortune générale des fermiers ? Par l'amélioration des procédés de culture et d'élevage.

Ainsi les propriétaires bénéficient, sans le savoir la plupart du temps, du résultat obtenu par ceux qui cultivent.

Chose difficile.

INSTRUMENTS.

Que devenir ?

Puisque les deux principaux agents de la production renchérisent, la terre et le travail, il faut réduire leur part de frais dans chaque produit, en employant des moyens moins dispendieux, et en augmentant le rendement de la terre et des animaux.

L'emploi des bons instruments est un moyen qui s'offre à nous le premier pour réduire les frais de production.

Les frais ne seront peut-être pas réduits là où les salaires croissent le plus. Mais l'emploi des machines peut les empêcher de s'élever.

LES CULTURES.

Si, faisant un effort suprême, hardi,

en achetant les instruments qui font défaut à nos cultures, nous appliquons nos forces accrues à améliorer nos labours et les diverses cultures de la terre, et nos épargnes à répandre plus d'engrais dans le sol pour nos récoltes, nous aurons accompli le véritable et peut-être, pour le moment, le seul travail demandé par notre situation. Nous pourrions parvenir ainsi à obtenir un jour le double de récoltes, et le fermage qui revient à chaque sac de grain n'augmentera point, quoique le fermage total ait doublé, et la main-d'œuvre consacrée à chaque quintal de récolte ne coûtera pas un centime de plus, quoique les ouvriers soient deux fois plus payés.

Ah ! c'est facile à dire ! Voilà des chemins ouverts ! Cette théorie paraît simple ! Mais combien d'années cela demande ? Combien de mal cela exige ? Combien de pain noir mangera-t-on avant d'y voir tout le monde ?

C'est vrai ; c'est juste ; ce n'est point une affaire de vingt-quatre heures ; mais attendons : l'irrésistible logique du bénéfice a ses moyens de succès et ses bonnes inspirations ; nous les verrons avant de mourir. Il suffit que l'esprit s'éclaire.

LA CHAUX ET LES SUBSTANCES CALCAIRES.

L'élément calcaire est l'un des plus efficaces dans l'amélioration des cultures, partout où il n'existe pas naturellement dans le sol. Les chaulages, les marnages, les sablages au moyen de substances calcaires enrichissent considérablement la terre.

Aux agriculteurs commençants nous recommandons ce soin.

Les terres granitiques et schisteuses ont particulièrement besoin de calcaire.

LE PHOSPHATE DE CHAUX.

Le phosphate de chaux est nécessaire sur toutes les terres. Il n'y a pas d'exception, sauf sur celles qui sont déjà très riches, ce qui ne se voit point partout qui, à la vérité, est une exception.

Mais on peut dès maintenant voir déjà d'étranges méprises. Des cultivateurs, ayant pris les phosphates pour un engrais complet, parce qu'ils en obtenaient en commençant de bons effets, finissent maintenant par se plaindre des phosphates, prétendant que ce n'est pas fameux.

Ils en mettaient pour le sarrasin. Ils en distribuaient au seigle à la place de fumier. La terre, déjà pauvre de matière azotée, s'épuisant en deux récoltes, ne donnait point ensuite l'avoine sur laquelle on comptait sans rien.

Aux cultivateurs commençants nous devons dire que les phosphates sont excellents sur toutes les terres, mais

comme des compléments de fumures, et non comme fumures complètes.

FUMIER DE FERME.

Les expériences des deux dernières années entreprises pour comparer le fumier de ferme et les engrais chimiques ont dû dans un bien grand nombre de champs donner la supériorité au fumier.

Pour nous, la question importante maintenant est de bien expliquer que le fumier de ferme est le meilleur engrais, mais que, ne suffisant nulle part, il faut avec lui employer des engrais chimiques convenant au sol et aux récoltes de chaque exploitation.

Le guano naturel s'épuise, mais il y a les engrais chimiques qui peuvent le remplacer ; non-seulement ils peuvent le remplacer, mais ils coûtent moins cher et ils sont inépuisables.

LES CHEVAUX ANGLONORMANDS.

Le 4 octobre, 320 chevaux ont été réunis au haras du Pin, comme l'année dernière. La race normande nouvelle n'a jamais, paraît-il, été mieux représentée :

L'administration des haras a acheté 52 étalons ; diverses sociétés hippiques ou commissions départementales y ont fait choix de 32 sujets ; la Bavière en a pris 23 ; le général Fleury qui est aujourd'hui à St. Pétersbourg, et qui était ce jour-là au Pin, en a pris 15 pour les divers services de la maison de l'Empereur ; l'Autriche en a acheté 14 ; la Saxe 6 ; la Prusse, 10 ; la Hesse grand-ducale, 6 ; total des chevaux achetés, 162, pour \$140,000 environ, ou à peu près \$838 par tête, en moyenne.

Les 158 chevaux non achetés au Pin trouveront promptement des acquéreurs.

—L'Agriculteur Praticien.

La mise en moyette des blés dans les années de sécheresse.

M. Gustave Heusé, professeur à l'école impériale de Grignon et auteur de plusieurs ouvrages fort estimés, pose, dans l'*Echo de l'Agriculture*, la question suivante :

Y a-t-il avantage à mettre les blés en moyette pendant les années de sécheresse ? Et il se prononce pour l'affirmative. M. Heusé pense avec raison que les moyettes sont aussi utiles dans les années sèches que dans les saisons humides ou pluvieuses. Cette opération doit contribuer à rendre meilleure la qualité du blé, lorsque, pendant leur dernière phase d'existence, les grains sont frappés par de fortes chaleurs, puisque l'on peut ainsi commencer plus tôt la moisson, et permettre à la maturation d'avoir lieu plus lentement. Dans ce cas, l'eau de végétation encore contenue dans

la tige profitera mieux au grain, qui sera moins ridé.

L'opinion émise par notre confrère, M. Heusé, est tellement vraie, que tous les ans dans le Midi, où les chaleurs sont presque toujours considérables en cette saison, on met les gerbes en meule immédiatement après la moisson, et cela dans le but de rendre le grain meilleur et plus nourri. En effet, le blé ressue; il se produit alors une certaine humidité qui donne, assure-t-on, plus de consistance aux grains, et qui les rends plus marchands. On se garderait bien, dans le Midi et même dans le Sud-Est de la France, de battre le blé avant de l'avoir laissé en meule pendant quelque temps. Il y a presque toujours quelque chose de rationnel dans les habitudes populaires généralement mises en pratique.

Nous croyons devoir donner un bon conseil aux cultivateurs en les engageant à faire des moyettes un peu fortes au lieu de petites meules, alors même qu'ils n'ont pas à craindre la pluie. Les avantages qu'ils retireront de ce système équivaudront largement aux dépenses qu'il aura occasionnées.

A. DE LAVALETTE.

Un musée d'Agriculture.

Comme il est maintenant question de la formation d'un ou de plusieurs musées agricoles dans cette Province, on lira avec intérêt l'article suivant sur ce sujet, écrit par un cultivateur dont le nom est déjà très avantageusement connu de nos lecteurs.

Toutes les grandes villes de France et particulièrement Paris possèdent des musées artistiques splendides dont nous sommes loin de blâmer la fondation, car la vue des chefs-d'œuvre artistiques exerce la meilleure influence sur l'esprit et le cœur de l'homme; mais il ne faudrait pas trop oublier les choses utiles, et il serait à désirer que l'on rencontrât dans les grandes villes et surtout dans les centres essentiellement agricoles des musées d'agriculture où les habitants des campagnes trouveraient tous les objets appartenant à leur industrie et les constructeurs, des modèles d'instruments.

Les choses se passent ainsi à Berlin, le catalogue général du musée d'Agriculture qui vient d'être publié laisse entrevoir les progrès faits par cet établissement d'une création récente.

La direction du musée s'est proposé le but d'encourager l'agriculture. Les moyens employés sont : l'exposition de bons modèles pris dans différentes contrées; la description

claire et instructive d'objets de toute espèce relatifs à l'agriculture.

En ce qui concerne le premier point, la direction désire appeler l'attention sur les inventions utiles nouvelles, principalement sur les machines et les ustensiles de nouveau modèle. Elle contribue à les répandre, et travaille ainsi au développement de la mécanique appliquée à l'agriculture.

Sous le second rapport, elle veut fournir aux futurs agriculteurs la matière de leurs études, donner aux inventeurs des sujets de recherches et présenter au public en général l'occasion de s'instruire de ce qu'il y a de plus intéressant dans les diverses branches de la science agronomique.

Tous les renseignements désirables sur les objets exposés sont facilement obtenus et des dessins peuvent en être pris. Sur demande spéciale et, dans certains cas, le musée procure même ces dessins et donne à l'essai des machines.

Le catalogue, qui forme déjà un volume de 128 pages grand in-octavo, est divisé, comme le musée même, en 9 parties :

La première (764 numéros) concerne les différentes espèces de bois. La seconde (349 numéros) est relative aux laines. La troisième, plus riche que toutes les autres, contient les modèles des charrues en usage dans tous les temps et chez tous les peuples, 62 charrues de grandeur naturelle et tous les instruments d'agriculture du plus simple au plus compliqué, de la pioche à la locomobile. La quatrième (semences, épis, etc.), la cinquième (plantes faisant l'objet d'un commerce). La sixième (herbiers). La septième (objets relatifs à l'étude et à l'élevage des bestiaux). La huitième (corps inorganiques), et la neuvième partie (cartes, dessins, vues microscopiques, etc.), renferment un nombre de numéros tels que c'est à peine s'il reste aux personnes qui s'intéressent à ces matières quelque chose à désirer.

Dès à présent donc, le nouveau musée peut rendre de grands services, ce qui arrivera certainement bientôt dans un pays comme la Prusse, où l'agriculture est en grand honneur.

Nous nous flattons toujours d'être le premier peuple du monde et cependant nous nous laissons bien souvent devancer par les autres nations.

L. DE VAUGELAS.

—Revue d'Economie Rurale.

LANCER.—L'art de lancer, avec la main, une pierre, une boule, une balle, un palet, etc., est un amusement auquel se livre ordinairement la jeunesse. Les jeux de paume, de quilles, de balle, de fronde, etc., développent les muscles du bras, de la poitrine et des épaules, et donnent de la justesse au coup d'œil.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Bon sucre vs. mauvais sucre.

Monsieur le Rédacteur,

Je suis heureux de vous dire que le mauvais résultat que je vous signalais dans ma dernière correspondance, concernant la fabrication du sucre d'érable, n'existe plus; et que les causes que vous soupçonniez étaient celles, au moins paraissent être celles qui amenaient ce défaut. Grâce au soin qu'on a apporté pour renouveler les auges et les vaisseaux dans lesquels on conservait l'eau, on y fait aujourd'hui du beau sucre. Le maître y préside lui-même, ce qu'il ne faisait pas auparavant. Inutile donc de revenir sur cette question. Avis seulement pourra être donné aux fabricants de sucre pour une autre année.

Je regrette de ne pouvoir vous envoyer un échantillon du sucre qui se fabrique ici. Les occasions sont rares, les communications très difficiles. Je vous envoie seulement ce peu de cassonade pour montrer ce que l'on pourrait faire si on voulait s'en donner la peine.

Avec considération,

RAPHAEL.

Comté de Vaudreuil, 9 Avril 1870.

Nous remercions notre correspondant de son attention. Sa cassonade est magnifique, elle prouve l'attention que l'on donne aux détails dans la sucrerie de Raphaël.

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 21 AVRIL 1870.

Le Révd. M. Méthot et la "Semaine Agricole."

Nous trouvons dans une correspondance intitulée : RÉPLIQUE A "UN ABONNÉ" CORRESPONDANT DE LA "SEMAINE AGRICOLE" adressée au *Courrier du Canada*, une attaque violente qui paraît très injuste tant envers notre vénérable correspondant, *Un Abonné*, qu'envers nous. Que nos lecteurs en jugent :

M. le Rédacteur,

Une simple réponse serait plus qu'il convient de donner à un adversaire masqué d'un pseudonyme; toutefois comme *Un abonné* a non-seulement ses franchises coudées dans les colonnes de

la *Semaine Agricole*, mais encore l'approbation de la dite publication—c'est assez dire que la lutte dès lors est acceptée par la *Semaine Agricole* puisqu'elle a bien voulu se rendre solidaire des écrits d'*Un Abonné*. La rédaction de la *Semaine Agricole* a jugé nécessaire d'émettre en cette occasion un article du programme qu'elle entend suivre : "Si la discussion doit se continuer nous espérons qu'on voudra bien se borner à la question agricole, et éviter soigneusement les thèses purement théologiques, qui ne doivent et ne peuvent former partie du programme de ce journal."

Il était de convenance en effet que la *Semaine Agricole*, se faisant le journal officieux du Conseil d'Agriculture, fût la contre-partie de la *Gazette des Campagnes*.

Les malheureuses oreilles finissent toujours par se montrer !

Quant à ce qui nous regarde on se rappellera que nous avons ouvert nos colonnes avec empressement à la première correspondance du Révd. M. Méthot en réponse aux lettres dignes et calmes d'*Un abonné*. De plus nous avons publié, sans commentaires, la suite de cette correspondance envoyée plus tard, malgré qu'elle soulevât une question de doctrine que le Révd. M. semblait vouloir porter jusqu'au tribunal du Souverain Pontife, comme on le verra par la citation suivante :

Ces paroles du souverain Pontife diffèrent quelque peu de celles du Rapport C. E. A. "Il faut saisir l'enfant de la campagne à son école, et lui faire lire et apprendre par cœur les rudiments de la science agricole. A côté du catéchisme du chrétien, il faut faire le catéchisme de l'habitant." Le Comité dont le Président est M. l'abbé S. Tassé, met donc sur un pied d'égalité les deux catéchismes. Si votre rapport, pourrait-on dire au Révd. M. S. Tassé, si votre rapport tombait par hasard sous les yeux de Pie IX, le St. Père, en votre qualité de prêtre, s'en prendrait surtout à vous.

Ce n'est qu'après avoir donné la réponse d'un abonné que nous avons prié nos vénérables correspondants, que nous ne connaissions que de nom, de bien vouloir éviter les questions purement théologiques, dans le cas où ils désireraient continuer, dans nos colonnes, la discussion au sujet de l'Enseignement agricole dans les écoles, etc. Au risque de déplaire de nouveau, il faut nous avouer que la discussion de questions purement théolo-

giques ou purement politiques nous semblent encore singulièrement déplacées dans un journal purement agricole.

Plus loin le Rev. M. Méthot ajoute :

Des hommes sincères mais trompés poussent dans unes fausse voie la classe agricole. Non-seulement on se permet de dire dans des documents officiels que l'agriculture canadienne est mauvaise ; mais on donne encore à entendre à notre bon peuple qu'avec un peu moins d'instruction religieuse et plus d'instruction spéciale de l'art agricole leur situation serait merveilleusement changée !

Oui merveilleusement changée mais non améliorée !

C'est bien ici le cas de dire avec le vénérable Curé d'Ars, l'admirable M. Vianney : "Ceux qui sont conduits par le St. Esprit ont des idées justes. Voilà pourquoi il y a tant d'ignorants qui en savent plus long que les savants. Quand on est conduit par un Dieu de force et de lumière, on ne peut pas se tromper."

"On ne prétend pas avec l'impie qu'il faille éliminer le catéchisme des écoles, mais on restreint son enseignement sous de futiles prétextes.

Heureusement que Dieu dans sa miséricorde a donné à l'Eglise du Canada des sentinelles vigilantes !

Qu'on nous permette de dire qu'heureusement aussi ces accusations qui sont très graves, portent complètement à faux, au moins en ce qui concerne nos vénérables collaborateurs ainsi que tous ceux qui prennent part à la Rédaction de ce journal. Nous prions le savant abbé de croire que si les thèses purement théologiques ne trouvent point de place dans la *Semaine Agricole*, nous n'en désirons pas moins être juste envers tous et prouver que nous sommes franchement et sincèrement catholique ; nous lui promettons formellement d'obéir aveuglement, en matières de doctrines, aux chefs que "Dieu dans sa miséricorde" nous a donnés pour gouverner son Eglise en Canada ; nous espérons de plus qu'il voudra bien croire à nos sentiments de profond respect pour les sentinelles vigilantes dont il nous parle.

Après ces actes de soumission, que nous faisons de grand cœur, nous serait-il permis de faire observer à certaines sentinelles que nous voulons bien croire excessivement vigilantes, que le sang froid et la prudence sont aussi des qualifications très désira-

bles et qui leur permettraient d'éviter les dangers, souvent bien grands, que peuvent causer les fausses alarmes.

Absurdités.

Il est absurde d'essayer à emprunter de l'argent sous le prétexte que vous êtes très pauvre.

Il est absurde de juger de la piété des gens, sur l'empressement qu'ils mettent à fréquenter les églises.

Il est absurde de donner un très maigre salaire à vos commis, et vous étonner ensuite de ce qu'ils vous volent.

Il est absurde d'enseigner à vos domestiques à dire des mensonges pour votre compte, puis ensuite vous fâcher de ce qu'ils en disent à leur propre profit.

Il est absurde de dévoiler vos secrets, et croire que les autres les garderont.

Il est absurde de rendre, de vous-même, service à un homme, et vous attendre à ce qu'il vous en sera reconnaissant.

Il est absurde de dire qu'un homme est charitable, parce-qu'il souscrit en faveur d'un hospice.

Il est absurde de vous imaginer qu'une chose est à bon marché, parce qu'on en demande un bas prix.

Il est absurde de parler de la beauté de la chevelure d'une femme, avant de savoir si cette chevelure n'a déjà appartenue à une autre.

D. G.

1er volume de la "Semaine Agricole"

Encore deux numéros et nous aurons complété le premier volume de la *Semaine Agricole*.

Nos lecteurs auront reçu vers le 12 mai prochain, en sus de notre Almanach Agricole, un beau volume in-4, de 416 pages, contenant une foule de renseignements précieux, illustrés par au-delà de 150 VIGNETTES et tout cela pour la modeste somme D'UN ÉCU. Nous pensons avoir droit de demander aux amis de l'Agriculture leur appui cordial pour assurer le succès de cette publication qui est entièrement dévouée aux intérêts de toute la classe agricole.

Chacun connaît l'apathie de nos

cultivateurs au sujet des publications agricoles. Comme nous l'avons dit précédemment le nombre total d'abonnés aux trois publications agricoles dans cette Province ne dépasse pas 6000 en tout et partout, tandis qu'ils devrait être de 75,000 !

Si nos lecteurs sont satisfaits des efforts que nous avons fait il faut qu'ils nous viennent en aide d'une manière toute spéciale pour nous permettre de continuer notre publication avec la même énergie. Que chacun de nos lecteurs se mette à l'œuvre, volume en main, pour nous assurer de nouveaux souscripteurs et après quelques jours d'efforts nous sommes convaincus qu'ils auront triplé notre liste d'abonnement. Ainsi donc, amis, à l'œuvre.

Nous donnerons dans notre 26^e numéro une table complète des matières et gravures qui forment partie de notre premier volume. Nous y ajouterons de plus un index à l'usage de nos collaborateurs et correspondants, indiquant leurs diverses correspondances.

Dans le cas où la demande en serait suffisamment grande pour couvrir les dépenses, nous ferions réimprimer tout le premier volume dont il ne nous reste plus que quelques exemplaires.

ART VÉTÉRINAIRE.

Cause des maladies de l'espèce bovine.

Les causes prédisposantes des maladies du gros bétail consistent principalement dans l'excès du travail qu'on leur impose, dans la mauvaise qualité des aliments, dans l'exposition trop prolongée à un air humide, et trop chaud, ou bien à un air froid et également humide, ou encore dans l'action d'un air froid sur l'animal en sueur.

Outre ces causes, il en est d'immédiates, telles que l'infection par un virus, transmettant une maladie contagieuse, telle que le charbon.

Lorsqu'un bœuf a les yeux mornes et tristes, et qu'il est dégoûté de ses aliments, c'est un signe de l'invasion de quelque maladie. Il est bon alors d'étudier l'état des divers organes de l'animal. On examine la bouche, le ventre, la poitrine, la nature des excréments, des urines, et enfin tout ce qui peut mettre sur la voie de l'affection dont l'animal est attaqué.

Lorsqu'on présume que le dégoût et la langueur viennent d'un excès de fatigue, ou que la langueur qui accompagne le dégoût provient de ce que la bête a souffert du froid ou de la grande chaleur, on peut essayer de lui donner, matin et soir, une buvée composée de deux poignées de farine délayée dans trois pintes d'eau, et pour nourriture un (picotin environ une terrinée) de son humecté, mêlé d'une poignée d'avoine, et de l'herbe pour fourrage.

On prévient très-souvent les maladies en purgeant les bœufs deux ou trois fois dans l'année, et en choisissant pour cela le temps où ils travaillent le moins. On les prépare à la purge par la diète des boissons délayantes.

Voici un excellent purgatif pour l'espèce bovine : séné, 2 onces ; sel de médecine, 4 onces ; eau bouillante, une pinte. Faites infuser le séné dans l'eau bouillante, coulez à travers un linge, et faites prendre ce breuvage tiède en une seule fois.

On peut remplacer, si on le veut, le sel de médecine par le sel de Glauber. Si cette dose n'a pas l'effet désiré, on peut la répéter au bout de quelques heures.

Inflammation du pis.

Cette maladie, assez fréquente chez les vaches, provient souvent d'une trop grande abondance de lait ; soit que cette abondance résulte d'un sevrage trop brusque, ou de la négligence qu'on a mise à traire l'animal. Il faut ajouter à ces causes les coups de tête du veau, les piqûres d'insectes, etc.

La maladie se manifeste par la tristesse et l'abattement, la tension et la tuméfaction du pis où l'on remarque très-souvent des grosseurs dans lesquelles on sent un abattement assez prononcé. Lorsque le mal empire, la tuméfaction s'étend au-dessous du ventre et aux aines, et l'écoulement du lait s'arrête, ces symptômes sont accompagnés de fièvre, quelquefois il se forme des abcès, d'autres fois la gangrène s'empare des parties malades, et l'animal est perdu si on ne l'arrête en séparant les parties mortifiées. On panse la plaie avec de l'eau de javelle coupée de quatre cinquièmes d'eau ; mais le plus souvent, la maladie se termine par la résolution ; alors les symptômes diminuent par degrés et le mal disparaît.

Dans le début de la maladie, on doit vider le pis et avoir recours aux applications émollientes, telles que colle d'avoine ou simplement de sain doux ou de beurre ou une décoction de racine de guimauve ou de graine de lin. Si néanmoins le mal augmente, il faut employer la saignée et la lotion calmante suivante : houblon, deux poignées ; cinq ou six têtes de pavots. Fai-

tes bouillir pendant dix minutes dans deux pintes d'eau, et employez tiède.

Il arrive aussi que les tumeurs du pis restent dures ; il faut combattre cette induration par un liniment composé de 4 onces d'huile d'olive et 1 once d'ammoniaque liquide, qu'on mêle ensemble, et avec ce liniment on frictionne les tumeurs plusieurs fois par jour.

UN MÉDECIN.

ARBORICULTURE.

LE KERMES DU POMMIER.

Aspidiotus conchiformis, Gmelin.

Lecteur, avez-vous jamais cultivé un verger ? Avez-vous jamais du moins porté un regard attentif sur les arbres portant ces fruits aussi délicieux au goût qu'agréables à la vue, pommes, poires, prunes, etc., lorsque invité par quelqu'ami, vous aviez à exercer votre choix sur les plus mûres et les plus beaux ? Vous avez dû alors remarquer que plusieurs de ces arbres, à apparence souffreteuse, laissaient voir sur leur écorce, et particulièrement près des bifurcations, un grand nombre de petites écailles luisantes, en forme de nacelle, en telle quantité quelquefois que non seulement elles recouvraient toute l'écorce en certaines parties, mais qu'elles paraissaient comme superposées les unes aux autres. Vous étiez loin, sans doute, de songer alors que ces petites écailles insensibles, sans mouvement, pouvaient être des animaux vivants ; tel était pourtant le cas.

—Quelles sont ces petites écailles qui recouvrent toute l'écorce de vos arbres, demandions-nous à un cultivateur ; en visitant son verger ? — Ce sont des *poux*, nous répondit-il. — Vous croyez donc que ces écailles sont vivantes ? — Oh ! non, nous les appelons *poux* ou *punaies*, parce qu'elles en ont quelque peu la forme, mais je pense bien que ça ne vit pas ; ce sont probablement plutôt des excréments de quelques insectes.

Et notre homme en voulant ainsi éviter une erreur, tombait dans une autre certainement plus grave. Car il avait devant lui des êtres vivants qui, pour n'être ni des *poux* ni des *punaies*, n'en étaient pas moins de véritables insectes, ayant leurs sexes séparés, leurs mœurs particulières et leurs habitudes déterminées et connues aujourd'hui ; c'était des kermès.

Les kermès appartiennent à l'ordre des hémiptères (*punaies*) à la famille des phytathelges (du grec *phyton*, plante et *thelgô*, je suce) parce qu'en effet ces insectes se fixent à l'épiderme des plantes pour en tirer unique-

ment leur nourriture, et à la tribu des coquilles, parce qu'ils s'abritent sous une espèce de coque en forme de carapace.

Les kermès ont des habitudes tellement anormales, eu égard aux mœurs ordinaires des autres insectes, qu'ils ont pendant longtemps dérouté la science et intrigué les savants. Cependant, grâce aujourd'hui aux travaux de Burmeister, Geoffroi, Latreille et autres, leur genre de vie, leur mode de reproduction et leurs mœurs nous sont parfaitement connus. On leur donne encore souvent le nom de gallinsectes, par ce que de fait ce sont des insectes qui ne se montrent que sous la forme de gales. Ces petites écailles brunâtres, que représente la fig. 17 et qu'on trouve fréquemment sur les pommiers et les poiriers, quelquefois aussi sur les pruniers et les gadelliers, ne sont rien autre chose que les femelles du Kermès auquel Gmelin a donné le nom d'*Aspidiotus conchiformis*. Le mâle seul chez eux, prend des ailes, la femelle en est toujours dépourvue. Aussitôt après l'éclosion, la femelle n'a rien qui la distingue du mâle; elle est alors de même que lui toute blanche et se promène librement sur les branches; deux ou trois jours après elle se fixe à la branche au moyen de son bec qu'elle enfonce dans l'écorce et qu'elle ne retire plus. Dès qu'elle est ainsi fixée, commence à exsuder de son corps une sécrétion blanchâtre, de consistance cireuse. Cette sécrétion se continuant pendant plusieurs semaines finit par former une espèce de coque ou d'écaille qui se soude à l'écorce de l'arbre et recouvre totalement l'insecte. Jambes, antennes anneaux, tout a disparu à l'extérieur, pour ne laisser voir que ces petites écailles naviculaires qui couvrent l'écorce. C'est sous cette couverture qu'elle pondra ses œufs en les couvrant de suite de son corps, l'oviducte recourbé dont elle est munie les portant directement sous son ventre. Les œufs, poussés entre l'insecte et l'écorce, repoussent la peau inférieure du ventre vers celle du dos, de telle sorte que, le ventre devenant vide après la ponte, ces deux membranes finissent par se toucher, et l'insecte en mourant ne forme plus qu'une espèce de coque solide sous laquelle sont abrités les œufs. C'est au commencement de Juin que les œufs éclosent d'ordinaire, et c'est dans le cours d'Août qu'ils sont pondus et que les femelles meurent sous leurs coques. Si dans le cours de l'été on soulève ces coques, on trouvera de 10 à 50 œufs sous chacune. Quelques unes seront vides, ce seront celles dont les œufs seront éclos, d'autres contiendront encore l'insecte. Les coques ne présentent extérieurement, soit fraîches, soit sèches, aucune apparence d'insecte; on n'y voit ni antennes, ni anneaux, ni

pattes, même lorsque l'insecte vit encore. Les coques mesurent d'ordinaire de .12 à .13 de pouce de longueur, et l'insecte n'est pas tellement petit qu'on ne puisse le distinguer à l'œil nu; il mesure ordinairement .05 de pouce.

Quant aux mâles, ils sont toujours extrêmement petits, ils vont aussi en liberté sur l'écorce dans le jeune âge, mais ils ne tardent pas non plus à s'y fixer. Bien qu'encore à l'état de larve, ils demeurent là immobiles et sans prendre d'accroissement; la peau ne tarde pas à se durcir et à former une espèce de couverture sous laquelle s'abrite la nymphe. Cette nymphe métamorphosée, c'est-à-dire, passée à l'état parfait, montre alors un animal bien différent de la femelle. Il a bien comme elle ses six pattes avec ses deux antennes et ses cinq anneaux à l'abdomen, mais il est beaucoup plus petit qu'elle; il porte deux ailes, très grandes pour le volume de son corps; la trompe qu'il avait à l'état de larve est disparue et il montre à l'extrémité de l'abdomen des petits filets blancs, quelquefois doubles de la longueur des ailes, et au milieu desquels paraît une espèce d'aiguillon recourbé. Il vole bientôt à la recherche des femelles et meurt aussitôt après la fécondation.

Les Kermès sont très nombreux en espèces, la plupart des plantes en portent; cependant on ne les voit jamais sur les plantes annuelles; ils ne se montrent que sur l'écorce des plantes ligneuses ou sur les feuilles persistantes des arbres toujours verts, comme le laurier-rose, le sapin, etc. Dans l'état actuel de la science, les kermès ont été partagés en deux genres principaux, les *leuconies* et les *aspidiotes*, c'est à ce dernier genre qu'appartiennent les deux espèces dont nous nous occupons spécialement dans cet article.



Fig. 17.



Fig. 18.

La première, *Aspidiotus conchiformis*, Gmel. fig. 17, se présente sous forme de coque assez petite, allongée amincie à une extrémité, rétrécie et arquée en forme de virgule à l'extrémité opposée, cette coque représente assez en petit une écaille de moule;

elle est roussâtre plus ou moins foncée. Bien qu'on la trouve aussi quelquefois sur le prunier, l'orme et même le gadellier, c'est le pommier qu'elle paraît affectionner davantage et qui a le plus à souffrir de sa présence. Nous avons vu, à plusieurs reprises, des pommiers de huit à dix pouces de diamètre périr sous l'attaque de ce petit insecte, qui se montrait en telle quantité que toute l'écorce se cachait sous l'étendue de ces petites coques.

Cet insecte nous a été importé d'Europe vers 1840, et comme presque toutes les importations nuisibles de l'ancien continent, il s'est montré beaucoup plus redoutable ici que dans son pays d'origine. Dans le Michigan et l'Illinois, des vergers entiers ont péri par suite de ses attaques; et s'il ne se montre pas si multiplié ici, il est cependant peu de vergers où l'on ne puisse le rencontrer.

L'aspidiote conchiforme se montre souvent sur les jeunes pousses des arbres vigoureux et en bonne santé, puisqu'on voit souvent des femelles aller se fixer jusque sur le pétiole des fruits pour y construire leur carapace, mais il ne se montre jamais là assez nombreux pour devenir sérieusement nuisible. C'est particulièrement sur les arbres souffreteux et dont les sucres sont modifiés par un état maladif qu'il devient extraordinairement nombreux. On a été longtemps porté à croire que l'état de souffrance de ces arbres n'était dû qu'à la présence de ce parasite, mais il est démontré aujourd'hui que si l'arbre vient à souffrir de sa présence, par une trop grande multiplication, il n'en est pas moins certain que cet arbre a dû offrir à l'insecte un suc modifié par un état maladif pour produire un tel développement.

Il est probable aussi que l'arbre a moins à souffrir des piqures innombrables qui lui sont faites et des sucres qu'on lui enlève, que de l'asphyxie où le réduisent les coques sans nombre qui le recouvrent de toutes parts, obstruent ses pores et le privent de l'air qui lui est nécessaire.

Mr. Riley, le savant rédacteur de l'*American Entomologist*, qui a suivi cet insecte dans toutes ses évolutions, nous offre les données suivantes. Le 6 Juin, les œufs étaient presque tous éclos, bien que les petits restassent encore sous la coque. Le 9, tous les petits se promenaient sur les branches; le 11, ils se fixaient à l'écorce et dès le lendemain commençaient l'exsudation cireuse. Le 22, l'insecte avait considérablement augmenté de volume et la sécrétion blanche cessait pour laisser voir l'écaille brunâtre ordinaire. Cette écaille alla toujours s'élargissant, en variant plus ou moins sa forme, jusqu'au 1er Aout où elle mesurait alors 1/12 de pouce, avec son apparence naviculaire ordinaire. Le 12 Aout, elle commença à pondre et

le 28 la ponte était terminée et tout le corps desséché.

La seconde espèce, *aspidiotus Haristii*, Walsh, fig. 18, est indigène ; et bien qu'elle soit assez commune sur nos pommiers, nous ne l'avons jamais rencontrée assez nombreuse pour se montrer réellement nuisible. Ses coques sont ovales, très-applaties et d'un blanc de lait souvent. On voit en A et B des coques à différents degrés de développement. Nous avons particulièrement rencontré cette dernière sur le bas de la tige des sujets en pépinière, lorsqu'on se disposait à les greffer. Nous ne sachons pas que par sa présence, elle ait jamais fait périr les arbres qui la portaient.

Il est facile de comprendre maintenant que les poudres insecticides et les lotions ordinaires qu'on emploie pour nettoyer l'écorce des arbres, seraient insuffisantes contre les kermès ; abrités sous leurs carapaces, ces remèdes ne sauraient les atteindre. Il n'y a donc d'autre moyen de les combattre avantageusement que de gratter l'écorce avec le dos d'un outil ou de la frotter avec un gant de crin, pour en détacher les coques, et laver ensuite avec de la savonnerie. Les décoctions de jus de tabac en font périr un certain nombre, mais ne sont pas toujours capables de pénétrer les écailles pour atteindre les insectes. Un bon blanchissage au lait de chaux, à l'automne ou de bonne heure au printemps, serait encore préférable aux lotions de jus de tabac.

Mais comme c'est l'état maladif de l'arbre qui offre à l'insecte les conditions les plus favorables à son développement, il ne faudra pas se contenter de faire périr ceux qui existent déjà, mais il faudra encore prévenir leur renouvellement, ce sera couper le mal à sa racine. Il faudra donc chercher les causes qui ont pu amener l'arbre à l'état de souffrance et s'efforcer de les faire disparaître. Si le sol est trop pauvre, il faudra fouiller entre les racines et y appliquer de l'engrais consommé ; s'il y a trop d'humidité, il faudra drainer, et, arroser dans le cas contraire ; enfin on ne manquera pas, après avoir fait disparaître toutes les branches sèches, d'appliquer à l'arbre une taille sévère, afin de réserver une plus grande abondance de sève aux parties restantes et d'assurer plus de vigueur aux nouvelles pousses.—Le *Naturaliste Canadien*.

GRIMPER.—Cet exercice met en jeu le système musculaire des membres ; il nous apprend à garder l'équilibre, et, dans les circonstances, peut nous soustraire des dangers. L'art de grimper comprend plusieurs exercices :

- 1° Celui de s'accrocher avec les bras et les mains ;
- 2° Celui de se tenir avec les jambes et les pieds ;
- 3° Grimper au mât de cacogne ;
- 4° Grimper à l'échelle avec les mains seulement. Cet exercice exige une grande force musculaire des bras et des épaules ;

RECETTES UTILES.

Fabrication du savon.

Mr. le Rédacteur,

Encouragée par le bienveillant accueil que vous avez fait aux quelques pensées que j'avais écrites pour *La Semaine*, dans les rares moments de loisir que me donnent les occupations de mon ménage, j'ose solliciter dans votre estimée et estimable feuille, l'hospitalité pour une recette sur la manière de fabriquer le savon, et que je voudrais communiquer à vos lectrices à qui je voudrais épargner toutes les peines et les misères qu'elles se donnent pour la fabrication de leur savon.

D'abord, quelques mots sur les savons. Il y a dans le commerce une grande variété de savons de toilette, communément reçus sous les noms de savons d'odeur, savons de France, etc., il y en a pour tous les goûts et tous les caprices des acheteurs : quelques uns de ces savons sont blancs et doux, ils sont faits avec de la graisse, et ils sont préférés pour la barbe ; d'autres sont faits avec de l'huile d'olive. Le meilleur savon Windsor est composé d'à peu près neuf parties de graisse ou de suif pour une d'huile d'olive, et de solution de soda. Lorsque l'on fait du savon d'odeur c'est toujours lorsque l'on fait fondre le suif que l'on ajoute les odeurs et les parfums. Les savons mous se font avec de la potasse et les durs avec du soda. Les savons de potasse sont plus difficiles à faire, parce que la lie ne se dépose pas immédiatement après l'ébullition. On peut donner une plus belle apparence aux savons en les reprenant, et en les brassant et battant dans un mortier.

MANIÈRE DE CLARIFIER LA GRAISSE.

Faites-la fondre dans une léchefrite et lorsqu'elle est près de bouillir retirez-la du feu, coulez-la dans une autre léchefrite à moitié remplie d'eau bouillante, brassez bien le tout ensemble avec une cuillère en bois, puis faites reposer à la fraîche jusqu'au lendemain, et votre graisse flottera sur l'eau.

Voici maintenant la recette du savon dont je me sers dans mon ménage.

Versez trois gallons d'eau bouillante (eau douce) sur cinq livres de chaux en pierre, faites fondre cinq livres de soda (washing soda) dans trois gallons d'eau bouillante. Puis mêlez les deux liqueurs ensemble et laissez-les reposer de douze à vingt quatre heures : alors tirez au clair, ayant soin de ne pas déranger le sédiment. A votre liqueur, ajoutez trois livres et demie de graisse clarifiée, et trois ou quatre onces de résine (arcanon).

Faites bouillir ensemble ces ingrédients pendant une heure, laissez refroidir et coupez par morceaux. Il faut être particulière d'observer fidèlement ces directions, qui sont bien simples et bien compréhensibles, autrement on ne réussira pas. Ce savon est supérieur à tout ce que j'ai trouvé, il est doux, lave bien, et fait une belle mousse : il est plus profitable que tout autre savon, il se fait, sans donner de trouble, dans une heure de temps, avec le même feu qui sert à préparer l'ordinaire, et coûte une fraction de plus qu'un centin la livre, c'est-à-dire, qu'avec vingt centins on fait dix-sept à dix-huit livres de savon.

Je recommande tout particulièrement à nos ménagères canadiennes, d'essayer la fabrication de leur savon par ce procédé, et elles en diront des nouvelles à

AURÉLIE.

Ciment incombustible pour les couvertures des maisons, etc., etc.

Faites éteindre, avec de l'eau bouillante, de la chaux en pierre, dans une cuve ou un quart, ayant soin de le couvrir afin de ne pas laisser échapper la vapeur. Lorsque la chaux est éteinte, passez-la à travers un sas, puis vous ajoutez une pinte de sel en pierre et un gallon d'eau pour six pintes de chaux : faites bouillir le mélange et enlevez-en l'écume. Après cela pour chaque cinq gallons de cette composition, vous ajouterez une livre d'alun, une demi-livre de couperose, et petit à petit trois quarts de potasse et quatre pintes de sable fin.

Ce mélange auquel on donne la couleur que l'on désire, s'étend avec une brosse.

Cette préparation a une plus belle apparence que la peinture, elle dure aussi longtemps que l'ardoise, emplit les fentes et les gouttières qui peuvent se trouver sur les couvertures, et possède l'inappréciable avantage d'être à l'épreuve du feu. De plus il est facile de le composer. Les briques enduites de cette composition deviennent imperméables à l'eau et à l'humidité.

DR. GENAND.

Recette pour blanchir les toits, Murs, etc.

Presque tout le monde a entendu parler du brillant blanchissage au stuc de la *Maison Blanche* à Washington. Voici son *recette* (recette). Faites éteindre avec de l'eau bouillante un demi-minot de belle chaux ; recouvrez votre quart pendant cette opération afin de retenir la vapeur. Coulez ce liquide à travers un tamis (sés)

puis ajoutez-y un quart de minot de sel que vous avez préalablement fait dissoudre dans de l'eau chaude ; trois livres de riz bouilli à la consistance de colle claire et que vous jetez toute bouillante dans votre composition, ayant soin de brasser pendant que vous la versez ainsi ; une demi-livre de blanc d'Espagne en poudre ; et une livre de colle forte bien nette que vous faites fondre en la faisant d'abord tremper dans de l'eau froide, puis bouillir dans un petit vase que vous placez dans un autre plus grand que vous avez rempli d'eau. Ajoutez à ce mélange cinq gallons d'eau chaude, brassez bien le tout, laissez le reposer quelques jours, ayant la précaution de tenir votre vaisseau bien couvert.

Il faut que cette préparation soit chaude lorsque vous l'appliquez ; une seule chopine servira à couvrir une verge carrée. Pour le bois, la brique ou la pierre, elle vaut la peinture et coûte moins cher ; elle retient l'éclat de sa blancheur pendant plusieurs années, et aucune autre préparation du même genre ne peut lui être comparée, pour blanchir tant l'intérieur que l'extérieur des maisons.

Par l'adjonction de matières colorantes on peut lui donner la teinte que l'on veut. Ainsi, en y mêlant du brun d'Espagne on aura une couleur d'un rouge rose, plus ou moins foncée selon la quantité qu'on y mettra. Une nuance claire de cette couleur convient très bien pour l'intérieur des maisons.

Si vous faites sécher de la terre glaise ordinaire, et la réduisez en poudre, en la mêlant bien avec du brun d'Espagne, vous aurez la couleur brune rougeâtre de la pierre de taille des Etats-Unis. En y mêlant de l'ochre jaune vous aurez un liquide jaune, mais le chrome donne une plus belle couleur. Quelque soit la couleur que vous adoptiez, elle sera plus ou moins foncée selon la quantité de matière colorante que vous y ajouterez.

Comme les goûts diffèrent, il est difficile de prescrire des règles sur la couleur à adopter ; mais avant d'employer une composition il sera prudent de l'essayer sur un bardeau, et la laisser sécher. Le vert ne se mêle jamais à la chaux, car celle-ci détruit la couleur, et le vert fait gercer et peler la chaux. Lorsque vos murs sont enfumés et que vous voulez leur donner une éclatante blancheur, vous mettez quelques pierres bleues dans un petit sac de flanelle, vous le mouillerez et vous le presserez pour en faire sortir le liquide que vous brasserez dans votre préparation. Si vous désirez avoir plus de cinq gallons de cette composition, il faudra observer les mêmes proportions.

DR. GENAND.

Cire à greffer.

Les jardiniers ainsi que les cultivateurs devraient toujours avoir par devers eux une certaine quantité de cire à greffer, prête au besoin. Cet article peut être utile non-seulement pour les greffes, mais encore pour les blessures faites aux arbres, par la taille des branches, ou lorsqu'un morceau d'écorce a été enlevé accidentellement de l'arbre : ces blessures recouvertes de cire à greffer guériront plus vite que si elles étaient laissées exposées à l'air ; de plus le bois qui en aura été recouvert se conservera plus sain.

Il y a plusieurs compositions dont on peut se servir dans ce but, mais je préfère la suivante, 4 livres de résine, (arcanson), 2 livres de cire jaune, 1 livre de suif, fondues ensemble. Si l'on doit se servir de cette composition par un temps froid il faudra rajouter une $\frac{1}{2}$ livre de suif : et si la cire jaune est à un prix élevé, on peut réduire sa quantité de moitié.

DR. GENAND.

HYGIENE.

Les piqûres de mouches.

Les journaux ont raconté plusieurs accidents, dont quelques-uns ont été suivis de mort, qui avaient été causés par des piqûres de mouches. Le *Siccle* a reçu une lettre dans laquelle sont indiqués les moyens lucratifs à employer dès qu'une piqûre semble offrir un caractère dangereux ; voici quelques conseils que nous extrayons de cette intéressante consultation :

Toutes les piqûres de mouche n'ont pas, Dieu merci ! pour funeste résultat la maladie charbonneuse ; cet accident n'arrive que lorsque l'insecte diptère a été prendre sa nourriture sur le cadavre d'un animal mort d'une maladie contagieuse.

Mais, légère ou profonde, il est toujours prudent d'appliquer sur une piqûre d'insecte une compresse imbibée d'eau ammoniacale, — une cuillerée de café d'alcali volatil dans un verre d'eau. Cette compresse sera tenue constamment humide pendant une à deux heures, moins de temps encore si la douleur a complètement disparu ; mais, si la douleur et l'inflammation persistent et augmentent, s'il se forme à l'endroit de la piqûre un petit bouton douloureux, il est à craindre que la piqûre ne soit de mauvaise nature, et alors il n'y a pas à hésiter : il faut, en attendant l'arrivée du médecin, qui sera appelé en toute hâte, il faut immédiatement recourir aux moyens suivants :

Si la piqûre affecte un des membres,

on pratiquera une ligature avec un mouchoir, une cravate une ficelle ; cette ligature, qui a pour but, en arrêtant la circulation du sang, de s'opposer à l'absorption du virus, cette ligature sera faite à quelques lignes audessus de la piqûre. La ligature faite, on incise en X la partie malade ; pour cette opération on se sert du premier instrument tranchant venu ; on presse ensuite la plaie pour en faire sortir le plus de sang possible, et avec lui le virus qu'il contient ; puis on la cautérise avec quelques gouttes d'alcali volatil pur, en ayant soin d'écartier avec les doigts les lèvres de la plaie, afin d'y faire pénétrer l'alcali le plus profondément possible. Si l'on n'a pas sous la main d'alcali, on cautérise avec une aiguille à tricoter ou un fil de fer chauffé à blanc. La plaie sera enfin recouverte d'une épaisse compresse d'eau ammoniacale.

Cette compresse sera arrosée sur place plusieurs fois dans la journée, de manière à la tenir toujours humide.

Le malade prendra toutes les heures, et jusqu'à la disparition de tout accident, un ver d'eau sucrée dans lequel on mettra cinq à six gouttes d'alcali volatil.

Diète presque absolue : pour toute nourriture un ou deux légers potages et pour toute boisson du vin sucré étendu d'eau.

Ce traitement arrêtera la marche de la maladie ; le médecin fera le reste.

Aux personnes que la moindre douleur effraye et qui hésiteraient devant la petite opération chirurgicale que nous venons d'indiquer, et à laquelle nous y attachons une grande importance, nous dirons : Vous voyez ce petit bouton rose que surmonte un point noir presque imperceptible : eh bien ! laissez-le faire son travail de mort, et dans quelques heures vous n'existerez plus !

En présence d'une maladie aussi terrible, le salut est dans la rapidité des secours. — *Journal Français.*

COIN DU FEU.

Les Ecoles du Village.

PAR LE PÈRE GROGNON.

L'article suivant écrit pour la France ne manque pas d'intérêt pour nous ; on nous permettra donc d'y attirer l'attention des intéressés :

De tous côtés on demande avec instance que l'instruction se répande le plus possible dans les campagnes, car c'est le seul moyen de faire des hommes, de bons citoyens et d'excellents cultivateurs. Tant vaut l'homme, tant



ÉCOLE MODÈLE.

vaut la terre, nous ne cesserons de le répéter, jusqu'à ce que les idées que nous avons si souvent émises à ce sujet soient entrées dans le domaine de la pratique.

M. de Thiac, lauréat de la prime d'honneur dans les Charentes et président de la Société d'agriculture, est toujours sur la brèche lorsqu'il s'agit de proclamer et de soutenir une de ces grandes vérités qui sont le corollaire du progrès et de la civilisation. Voici comment s'est exprimé M. de Thiac dans un discours prononcé à l'occasion du concours départemental de Ruffec :

« N'oublions pas les mémorables paroles que lord Brougham prononça un jour au sein du parlement anglais :

« Le véritable maître de l'avenir s'écria-t-il, ce n'est pas le canon, mais le maître d'école. »

« MM. les curés pourraient être, pour le développement de l'instruction primaire, les plus utiles auxiliaires; qu'ils interviennent officieusement auprès des familles pour que tous les enfants de la commune reçoivent le bienfait de l'instruction primaire. Que là où le sacrifice serait trop onéreux le conseil municipal y supplée; que les écoles soient fréquemment visitées par le maire ou son délégué et le curé de la commune; que les enfants soient interrogés sur chaque matière et qu'en résumé tous les enfants, ainsi que les instituteurs, deviennent l'objet d'une paternelle sollicitude, afin que chacun se sentant soutenu et encouragé, redouble de zèle et d'efforts.

« En outre, pourquoi chaque mois, MM. les maires ne se réuniraient-ils pas au chef-lieu de leur canton ?

« Pourquoi ne serait-il pas fait un rapport mensuel sur le degré d'instruction dans chaque commune, sur le nombre des enfants qui suivent les cours, de ceux qui s'en éloignent, des causes de cet éloignement ? Une circulaire serait adressée par eux aux familles.

« Tant qu'on sera frappé par le chiffre de 171,000 illettrés qui pèse si tristement sur la dignité de notre pays, il est impossible que tout homme de cœur n'en soit pas profondément ému, et qu'une mesure ne soit prise immédiatement pour le diminuer de façon à conquérir dans les départements de l'Empire, la place éminente que nous devons à nos productions. »

Voilà qui s'appelle parler d'or !

— Que dirait donc le père Grognon s'il connaissait le nombre d'illettrés dans notre pays, ?

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE PAYS DE L'OR.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

XXI

LES VAQUEROS

Pendant qu'il parlait encore, les chapeaux s'élevèrent et trois balles sifflèrent au-dessus de la tête des Flamands. Ceux-ci lâchèrent tous ensemble leurs coups de fusil sur les ennemis; mais alors apparurent à côté des rochers quatre ou cinq hommes à cheval qui, pour ne pas laisser aux chercheurs d'or le temps de recharger leurs armes, coururent sur eux au grand galop de leurs chevaux et avec des cris de triomphe.

— Les revolvers ! cria le Bruxellois. Ce sont des vaqueros ! jeteurs de nœuds coulants Prenez-garde au lasso !

Donat fit le signe de la croix en soupirant d'un ton plaintif :

— O bon Dieu ! prenez ma petite âme en pitié !

Mais il n'eut pas le temps d'achever cette courte prière. Les lassos fendirent l'air en sifflant et les coups de revolver répétés avec rapidité retentirent dans la vallée. Pour ne

pas être écrasés par les chevaux, les chercheurs d'or s'étaient séparés chacun dans une direction différente,

Un lasso cingla Roozeman par la taille et lui serra les bras contre le corps. Le cavalier à la selle duquel était attaché le terrible nœud coulant, donna de l'éperon à son cheval, renversa le malheureux Flamand et le traîna sur le sol dans sa course rapide.

— Donat Kwik, qui tirait de manière à vendre chèrement sa vie, fut le seul à remarquer a position critique de Victor. Il poussa un cri désespéré et courut avec une vitesse étonnante au secours de son ami. Dans sa course, il jeta son revolver déchargé, tira son couteau catalan de sa ceinture et atteignit le Mexicain juste au moment où celui-ci allait s'élançer d'une hauteur et briser infailliblement la tête de sa victime... Kwik enfonça si violemment son couteau dans le flanc du cheval, que le pauvre animal, frappé mortellement, s'abattit. Le vaquero, qui avait sauté de sa selle et était tombé sur ses genoux, tira un poignard, en porta un coup à Donat et le blessa malheureusement; mais le Flamand, exaspéré, prit le vaquero par les cheveux, le renversa en arrière et lui plongea son couteau jusqu'au manche dans la poitrine. Alors il s'élança vers Roozeman, coupa le lasso, et courut sans rien dire à l'endroit du combat. Il hurlait de rage, le sang lui coulait de la figure et il agitait son terrible couteau audessus de sa tête.

Lorsqu'il eut rejoint ses autres amis, il vit fuir les Mexicains dans la direction des rochers solitaires. Sans se détourner, il courut seul derrière eux, quoique le Bruxellois lui criât sur tous les tons de s'arrêter.

Kwik reconnut bientôt l'inutilité de cette poursuite et revint sur ses pas. Victor courut à sa rencontre en l'appelant son sauveur, le serra dans ses bras et montra une profonde inquiétude à la vue du sang qui coulait sur la joue du pauvre garçon. Celui-ci le tranquillisa, le vaquero avait voulu lui percer la poitrine d'un coup de poignard, mais l'arme, détournée avait seulement touché le crâne de Donat et lui avait fait une blessure assez large au-dessus de l'oreille.

Jean Creps, le Bruxellois et le Français lui prirent aussi la main et le comblèrent de louanges sur son courage dans le combat. Le jeune homme, ému, repoussa ces éloges et dit :

— Bah ! j'en suis pas un plus grand héros qu'hier ; le sang humain m'inspire toujours de l'effroi et du dégoût. Mais M. Victor était en danger de mort, cela m'a rendu fou ; je ne savais plus ce que je faisais. Que Dieu me pardonne ces paroles coupables, mais si j'avais dû tuer cent Mexicains pour sauver M. Roozeman, il me semble que je l'eusse fait.

— Maintenant, tu as tué un chrétien, murmura le matelot, Le revenant...

— Revenir ! ce vilain Mexicain ? s'écria Donat avec un nouvel accès de fureur. Il a voulu assassiner M. Victor ; il peut revenir tant qu'il voudra, je percerai aussi son spectre de mon couteau.

Pendant ce temps les autres se racontaient également ce qui leur était arrivé. Le Français avait été pris également par le lasso et entraîné

à quelques pas ; mais Jean Creps s'était jeté en avant et avait coupé la corde. Le Bruxellois avait percé de son couteau la cuisse d'un des ennemis ; un autre devait avoir reçu une balle dans le corps, car on l'avait vu tomber de son cheval, et c'étaient ses cris de détresse et sa fuite qui avaient fait quitter le champ de bataille à ses camarades.

—C'est moi, s'écria le matelot, qui ai envoyé une balle dans la poitrine du gredin !

—Ah ça ! où étais-tu donc ? Je ne t'ai pas aperçu un seul instant dans la lutte ? demanda Creps.

—Et nous non plus, affirmèrent les autres.

—Vous ne pensez à rien, répondit l'Estendais. Pour ne pas laisser tordre le cou à notre pauvre blessé, j'ai lié la corde du mulet à ma ceinture, afin d'empêcher la bête de fuir. Protégé contre le *lasso*, j'ai pu charger à plusieurs reprises mon fusil et toucher avec certitude ces scélérats. C'est une balle de mon fusil que le *vaquero* emporte dans sa poitrine. Sans ma présence d'esprit, nous serions peut-être tous morts en ce moment.

—Tiens, ce n'est pas une mauvaise idée, dit Kwik en riant. Dès que nous serons encore attaqués, j'irai aussi me placer derrière le mulet.

Profondément humilié par cette raillerie, le matelot fit un bond en arrière, agita son couteau et fit mine d'en percer Donat ; mais Jean Creps lui prit la main et grommela, pendant qu'il lui serrait le poignet à le broyer :

—Sur ta vie, ne touche pas à un cheveu de sa tête ! Encore un mouvement, et je te brûle la cervelle.

Pardoes et Victor s'élançèrent entre eux. Donat demanda humblement pardon au matelot, prétendit n'avoir pas eu la moindre intention de l'insulter, et proclama tout haut qu'ils devaient à l'habileté et au courage de l'Ostendais la fuite précipitée des ennemis. Cela calma le matelot, et il serra même la main de celui qu'un instant auparavant il voulait égorger.

On examina les blessures de Donat et du baron ; car ce dernier, pendant qu'on le traînait par terre, avait eu la peau toute écorchée. Il se trouva que personne n'était gravement blessé et qu'on pouvait se remettre immédiatement en route.

Le matelot voulut aller à la recherche du *vaquero* tué et de son cheval, sans doute pour voir s'il n'y avait pas quelques objets de valeur à prendre, mais Pardoes le retint et lui dit :

—Non, laisse-le. — En avant, messieurs ! ne perdons pas de temps. On n'est pas en sureté dans cette plaine. Les Mexicains sont vindicatifs, et je ne serais pas étonné si les brigands revenaient en plus grand nombre. Nous devons nous hâter pour gagner ces hauteurs là-bas, où les chevaux ne peuvent nous atteindre.

Lorsqu'ils eurent fait un bout de chemin, le matelot demanda :

— Il y a une chose que je ne comprends pas : nous avons vu premièrement quatre ou cinq chapeaux de paille au-dessus des rochers et les cavaliers qui nous attaquaient étaient nu-tête. Où sont donc restés les hommes à chapeaux ? Il y a là-dessous quelque piège

qui me fait prévoir encore d'autres dangers.

—Tu te trompes, répondit le Bruxellois. C'est une ruse dont j'ai souvent entendu parler dans les placers. Ces *vaqueros* se fient plus à leurs *lassos* qu'à des armes à feu, car leur coup est toujours rendu incertain par le mouvement du cheval. Ils ne craignent pas beaucoup le revolver ; mais les fusils leur font peur, parce qu'une balle bien ajustée a trop de prise sur eux et sur leurs chevaux. Ils nous avaient vu arriver, sans doute ; aussi longtemps que nos fusils étaient chargés, ils n'auraient osé nous attaquer. Quel moyen de nous faire décharger nos armes ? Il est simple. Ils ont placé sur des bâtons leurs *sombreros* ou chapeaux, et assurément aussi leurs vestes, et les ont fait mouvoir à nos regards ; en outre, ils ont tiré deux ou trois coups de pistolet, et nous, trompés par ces apparences, nous avons fait feu tous ensemble sur nos ennemis supposés. Il n'y a pas autre chose sous l'apparition des *sombreros*.

Donat marchait à côté du mulet et tournait et retournait dans ses mains une chose qu'il avait ramassée sur le lieu du combat. C'était une corde en cuir faite de trois petites lanières tressées, longue de plus de vingt pieds, et portant un nœud coulant à l'un de ses bouts.

Depuis leur dernière réconciliation, le matelot semblait enclin à témoigner de l'amitié à Donat ; il se plaça à côté de lui et lui dit :

—Ce que tu tiens là à la main, c'est un *lasso*, Kwik

—Je le sais, répondit Donat ; mais je me creuse la tête pour comprendre comment on peut pêcher un homme avec cela. Ces gailards-là doivent être singulièrement exercés à jeter le *lasso*.

—En effet, Donat, ils s'en servent avec adresse, mais ce n'est pas sans peine qu'ils l'acquèrent. J'ai fait naufrage, pendant un voyage, sur les côtes du Mexique, et j'ai eu l'occasion de voir de près les *vaqueros*. C'est bizarre ; à peine les enfants de ces gens marchent-ils seuls, qu'ils jouent avec le *lasso*. D'abord ils prennent des chats ou des chiens ; puis des mulets, et enfin des bœufs et des chevaux ; car le *lasso* n'est proprement inventé que pour prendre les bœufs et les chevaux.

En causant ainsi, les chercheurs d'or continuèrent leur route. Victor s'était placé de l'autre côté du mulet et causait avec John Miller dont le pied s'étaient considérablement dégonflé et dont les douleurs étaient beaucoup allégées par les soins fraternels de son protecteur. L'Anglais témoignait une profonde reconnaissance et pria Dieu de lui donner un jour l'occasion de payer les bienfaits reçus.

Jean Creps et le bruxellois parlaient des mines qu'ils allaient atteindre probablement le surlendemain, et de leurs plans pour commencer leur travail dans les placers avec le plus de chances de réussite.

Vers le soir, ils aperçurent dans le lointain trois ou quatre tentes et autant de grands feux. Ils s'arrêtèrent pour reconnaître s'ils avaient des amis ou des ennemis devant eux.

—Ce sont des muletiers, dit le Bruxellois qui portent une provision de farine de Sacramento aux placers. Je vois la charge des bêtes de somme rangée à côté des tentes ; en outre,

j'entends les clochettes des mulets, Avançons donc hardiment, nous n'avons rien à craindre.

Les muletiers, en voyant cette troupe d'hommes apparaître au loin, prirent leurs fusils et se mirent sur la défensive ; mais ils reconnurent que c'étaient de paisibles chercheurs d'or et les saluèrent amicalement.

John Miller reconnut le chef des muletiers, qui avait transporté plus d'une fois de la farine et d'autres provisions pour son père. Comme ce chef s'étonnait de le voir ainsi blessé dans ces montagnes, le jeune Anglais raconta, avec une reconnaissance enthousiaste, comment ses compagnons étrangers l'avaient ramassé presque mourant dans un bois et lui avaient donné leur unique bête de somme pour le sauver.

Là-dessus, les Flamands furent invités à passer la nuit dans cet endroit. Les muletiers préparèrent en leur honneur tout ce qu'il y avait de meilleur dans leurs provisions. On mangea bien et on but surtout gaiement, car ils avaient quelques bouteilles de *rofino* ou eau-de-vie de Catalogne, dont ils firent avec de l'eau chaude une sorte de *grog*, qui reconforta merveilleusement les chercheurs d'or épuisés, et leur versa une nouvelle ardeur dans les veines.

Ce qui les réjouit le plus, ce fut la certitude qu'ils atteindraient le lendemain, dans l'après-midi, les premiers placers du Yuba. On décida que John Miller resterait avec les muletiers, puisque ceux-ci acceptaient la charge de le transporter en peu de jours à la rivière de la Plume. Il voulut donner de l'argent à ses sauveurs, et, comme ils le refusèrent ; il leur fit accepter une nouvelle provision de farine et de lard salé. Cela pouvait leur être bien nécessaire, pensait-il, car tout était incroyablement cher dans les mines depuis la nouvelle affluence de chercheurs d'or. Les Flamands furent libres de suivre leur nouveaux amis ; cependant, ils ne le jugèrent pas à propos, vu que les mulets, pesamment chargés, ne pouvaient marcher que très-lentement. Le Bruxellois ne voulut pas entendre parler de retards ; il fut donc convenu qu'il partirait avec ses compagnons au lever du soleil.

Après que John Miller eut encore remercié chaleureusement ses sauveurs, et serré Roozeman, Creps et Kwik dans ses bras, tous se glissèrent sous la tente et dormirent d'un sommeil tranquille.

FIN.

RECETTE.

CIRAGE POUR CONSERVER LE CUIR ET LE RENDRE IMPERMEABLE A L'EAU.

Prenez une chopine d'huile de lin bouillie, une demi livre de suif de mouton, six onces de cire d'abeilles quatre onces de résine (arcanson) faites fondre et mêlez. Appliquez, avec une brosse, la composition pendant quelle est chaude, ayant soin quelle ne soit assez chaude pour brûler le cuir.

Vous faites cette opération à la chaleur près du feu.

MARCHES MONÉTAIRES.

Greenbacks achetés de 12 1/2 à 12 1/2 d'esc
Vendus de 12 à 00
Pour argent achetés de 92 1/2 à 00
Change sur New-York, vendu 11 1/2 à 00
Traites d'or, 1/2 à d'escpte
Billets de la Banque du Haut Canada achetés à 60 à 00
Argent achetés de 5 à 5 1/2; vendu de 4 1/2 à 5
Change sterling, de 9 1/2 à 9 1/2
Or ouvert à 113 1/2 fermé à 113 1/2

L. MARCHAND & FILS,
Courtiers, coin des Rues St. Jacques
et St. François-Xavier.

MALADES, LISEZ CE QUI SUIT

LA PHARMACIE DU



LA PHARMACIE DU

Dr. PICAULT

est la Pharmacie la plus fréquentée de Montréal
par les marchands et les familles de la campagne.

Les Médicines y sont garanties et les prix sont très modérés.

Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur
sans payer pour la consultation.

75, Rue Notre - Dame, 75

Au coin de la Rue Bonsecours, à l'enseigne du

GROS PILON SUR LA MAISON

Vis-a-vis l'ancien magasin, Montréal.

MOULIN A FARINE

L'ÉPIPHANIE
COMTE DE L'ASSOMPTION.

M. N. HENEAU vient d'achever un superbe
Moulin à Farine, avec quatre belles paires de
Moulanges Françaises. Les pratiques sont bien
ervies et un compte fidèle est rendu des grains
ui y sont envoyés. On vient aussi de compléter

BON MOULIN A CARDER LA LAINE,

FOULER, TRINDRE,

PRESSER ET RASER L'ETOFFE.

UNE GRANDE ÉCURIE EST ATTACHÉE
À L'ÉTABLISSEMENT.

Graines Fraîches, de Jardins, Fleurs
Fruits, Herbes, Arbres, et Arbustes de
toutes espèces avec le mode de culture
envoyées par la malle franc de port. La
collection la plus complète et la plus
utile dans le pays. On demande des Agents.

25 espèces pour \$1.00 envoyées par la malle
Aussi le menus fruits, Plantes, Racines, et toutes
les nouvelles variétés de patates envoyées par la
malle. 4 lbs patates Early Rose, franco, \$1.00. As-
perges colossales de Conover \$3 pour 100, \$25 pour
600, franco. Le chevre-feuille Japonais odoriférant
et toujours en fleur, 50c. chaque, franco. Véritable
caneberge du Cap Cod, pour culture de terrain
sec ou humide, \$1.00 pour 100, franco, avec direc-
tion. Catalogue des prix et listes pour le commerce
envoyés gratis sur application. Semences données
à commission.

ADRESSE B. M. WATSON, Old Colony Nur-
series and Seed Warehouse, Plymouth, Mass.
Etablis en 1842.

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR

DUVERNAY, FRERES

No. 16, RUE ST. VINCENT, MONTRÉAL

\$1 par année, payable d'avance.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 21 Avril 1870.

Table with multiple columns for various agricultural products (PRODUITS) and their prices in different locations (Montréal, St. Jean, St. Hyacinthe, etc.). The table lists items like flour, grain, and oil with their respective market prices.